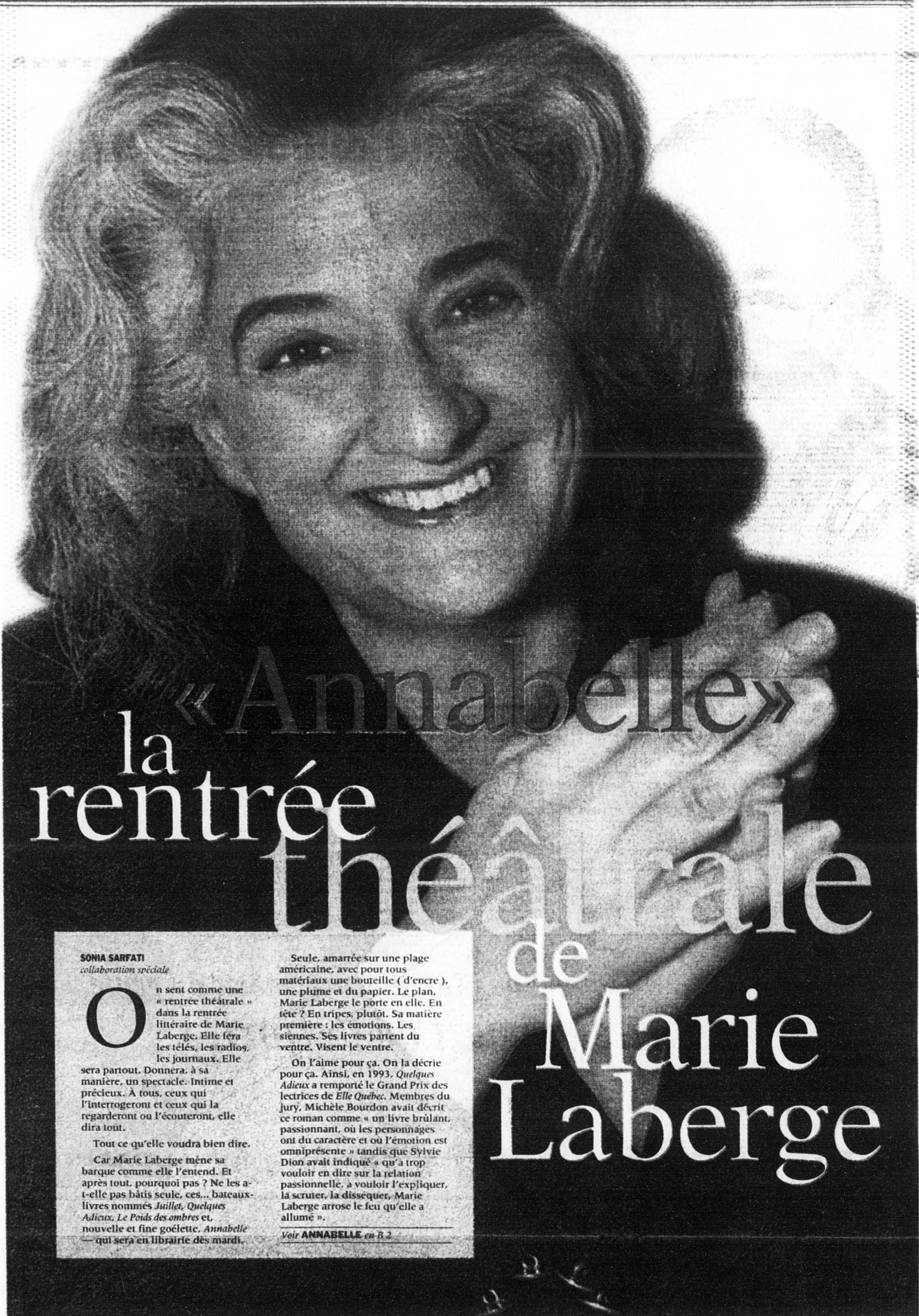




Les hommes ne viennent pas de Mars, ni les femmes de Vénus! page B5

ARTS ET SPECTACLES / CINÉMA / SCIENCES



«Annabelle» la rentrée théâtrale de Marie Laberge

SONIA SARFATI
collaboration spéciale

O n sent comme une « rentrée théâtrale » dans la rentrée littéraire de Marie Laberge. Elle fera les télé, les radios, les journaux. Elle sera partout. Donnera, à sa manière, un spectacle. Intime et précieux. À tous, ceux qui l'interrogeront et ceux qui la regarderont ou l'écouteront, elle dira tout.

Tout ce qu'elle voudra bien dire.

Car Marie Laberge mène sa barque comme elle l'entend. Et après tout, pourquoi pas? Ne les a-t-elle pas bâtis seule, ces... bateaux-livres nommés *Juillet*, *Quelques Adieux*, *Le Poids des ombres* et, nouvelle et fine goélette, *Annabelle* qui sera en librairie dès mardi.

Seule, amarrée sur une plage américaine, avec pour tous matériaux une bouteille (d'encre), une plume et du papier. Le plan, Marie Laberge le porte en elle. En tête? En tripes, plutôt. Sa matière première: les émotions. Les siennes. Ses livres partent du ventre. Visent le ventre.

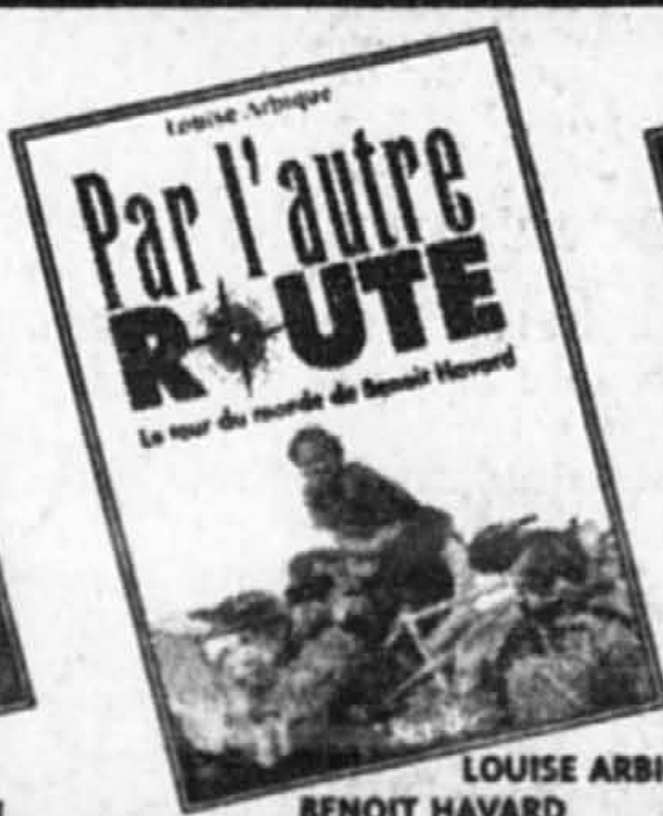
On l'aime pour ça. On la décrit pour ça. Ainsi, en 1993, *Quelques Adieux* a remporté le Grand Prix des lectrices de *Elle Québec*. Membres du jury, Michèle Bourdon avait décrit ce roman comme « un livre brûlant, passionnant, où les personnages ont du caractère et où l'émotion est omniprésente » tandis que Sylvie Dion avait indiqué « qu'à trop vouloir en dire sur la relation passionnelle, à vouloir l'expliquer, la scruter, la disséquer, Marie Laberge arrose le feu qu'elle a allumé ».

Voir **ANNABELLE** en B 2

Graphisme: Hélène de Guise / Photo: Pierre Côté, La Presse



RICHARD GARNEAU



LOUISE ARBIQUE
BENOÎT HAVARD



PAULE DOYON



HERVÉ MARTIN
ROBERT MATHE



FERNAND BELLEHUMEUR

CINQ BONNES
RAISONS D'ALLER
CHEZ VOTRE LIBRAIRE

Stanké

Les éditions internationales Alain Stanké • 1212, rue St-Mathieu • Montréal • H3H 2H7 • (514) 935-7452

Livres

Un «second souffle», hélas posthume

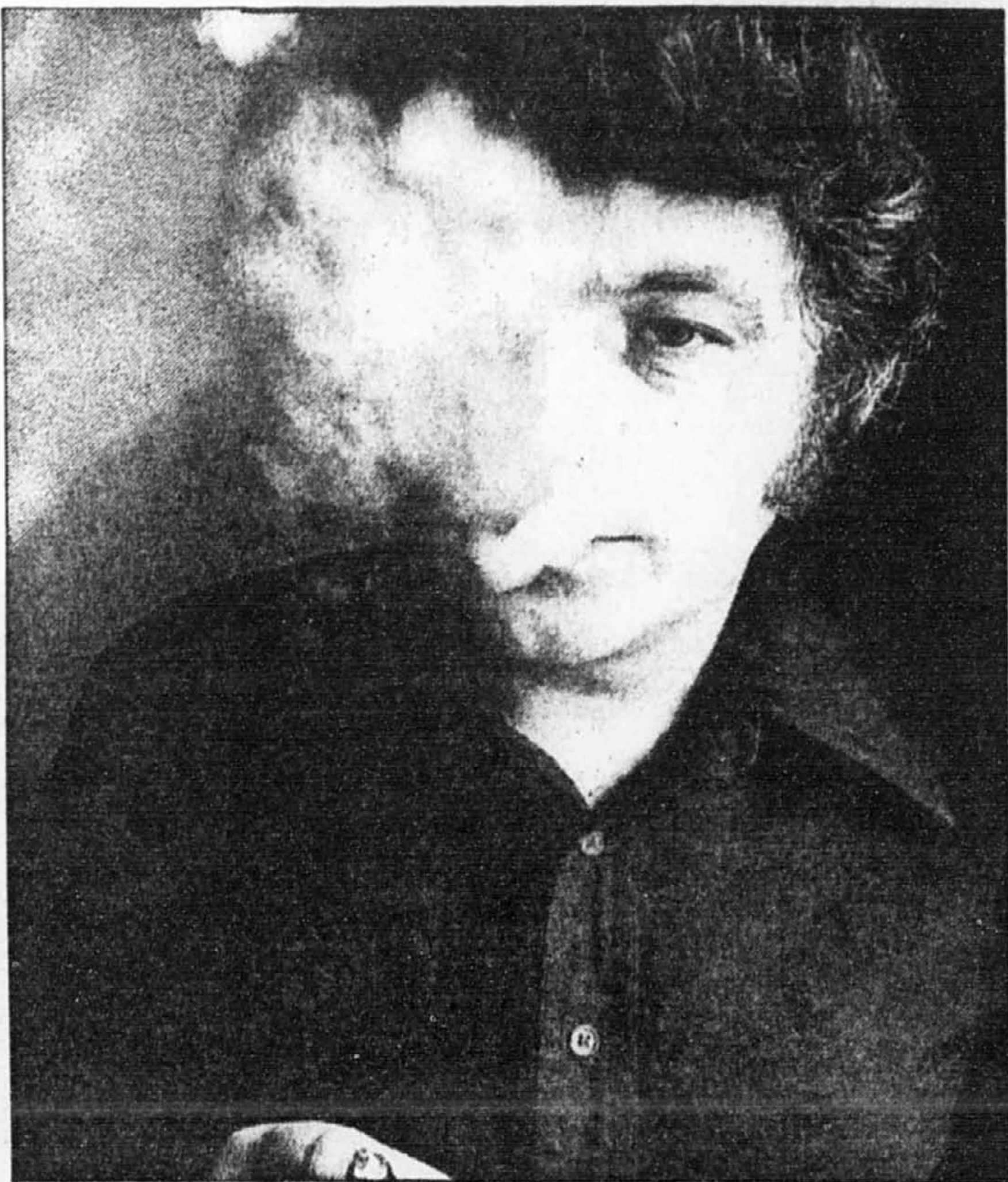
GILBERT GRAND

Lorsqu'un cancer emporta en juin 1995 Jean-Patrick Manchette, figure quasi mythique de la Série Noire et grand rénovateur du polar français, on a cru sa voix éteinte à jamais, figée dans une dizaine de romans noirs marquants, dont le dernier (*La Position du tireur couché*) datait déjà de 1981.

Mais voici qu'au grand dam de Gallimard qui se sent trahi, Rivages (où Doug Headline, le fils de Manchette, dirige une collection) amorce la publication d'une série d'oeuvres posthumes passionnantes : d'abord un roman inédit mais inachevé, *La Princesse de sang*, et un recueil des *Chroniques* écrites pour *Charlie* et *Polar*, puis suivront fictions, chroniques de cinéma, correspondance, etc. Preuve éclatante que, malgré un «silence» que beaucoup tenaient pour de l'impuissance créatrice, Manchette n'avait décidément pas tout dit, qu'il explorait plutôt de peine et de misère des avenues romanesques nouvelles.

Il faut rappeler ici qu'entre 1971 et 1981 ont paru sous sa signature dix livres qui sortirent définitivement le roman policier français de l'univers folklorique des truands et «grandes gueules» dans lequel il se complaisait, pour le brancher sur la réalité contemporaine, dans le droit fil des fondateurs américains du genre (Hammett, Burnett, McCoy, etc.).

Parfaite illustrations de ce «néopolar» (comme Manchette l'appela ironiquement et dont il fut, contre son gré, sacré «pape» par la



Jean-Patrick Manchette

PHOTO GÉRARD RONDEAU, reprise par Rivages/Écrits noirs

critique), *L'Affaire N'Gustro* s'inspire directement de l'assassinat de Ben Barka, *Nada* renvoie dos à dos le terrorisme d'État et ce lui d'extrême gauche, la guerre des polices scande *Morgue pleine* et *Que d'os*, le

malaise des cadres, *Le petit bleu de la côte ouest*, etc.

Si pour Manchette l'ancien gauchiste, le polar est nécessairement politique, réaliste, critique, acerbe, il doit s'appuyer aussi sur un style

rigoureux, une écriture précise, sèche, rapide, épurée de tout romanisme ou psychologisme, «ultra-behavioriste» à l'américaine. Exigences sur le fond et la forme que Manchette poussa à la limite dans *La Position du tireur couché* (un tueur professionnel est entraîné dans une escalade meurtrière parce qu'on l'empêche de prendre sa retraite).

À partir de là, plutôt que de produire des romans à recette, il se tourne vers l'audiovisuel, la traduction et la réflexion. Les *Chroniques* qu'il ne cessa d'écrire épisodiquement jettent un éclairage unique sur ce virage radical : au refus du statut de «starlette» dans cette «société du spectacle», qu'en situationnisme désabusé il dénonçait, s'ajoutait le constat que le roman noir, à sa création «grande littérature morale de notre époque», tournait maintenant à «l'exercice de style» privé de toute nécessité.

Manchette le critique, on le voit dans ces textes, avait la plume féroce, un rien dogmatique, mais aussi le regard pénétrant (cf. son historique du genre) et l'enthousiasme contagieux. Vous êtes prévenus, *Chroniques* vous donnera mille envies de lectures noires.

Avec *La Princesse du sang*, «roman maudit» cent fois abandonné puis recommencé, premier épisode inachevé d'un plus vaste cycle (*Les Gens du mauvais temps*), Manchette pensait enfin avoir trouvé la forme littéraire apte à rendre compte de notre monde convulsif, régi par des forces occultes — économiques et politiques. Dans cet hybride transcendé par un style toujours aussi éblouissant on décèle l'influence diffuse du roman d'espionnage à la John Le Carré, du thriller politique à la Ross Thomas, des fictions gigo-

gues aussi de Paco Ignacio Taibo II (pour qui l'avenir du polar est dans le roman d'aventures).

L'action y passe sans coup férir du Berlin dévasté de 1945 aux grandes crises de 1956 (Hongrie, Suez, Algérie, rapport Khrouchtchev et début de la révolution castriste). Dans le ballet feutré opposant services secrets, tueurs et marchands d'armes, se trouvent pris quelques personnages auxquels on s'attache : une photographe de presse, un intello de gauche anglais, un ancien marin devenu ange gardien d'une fillette kidnappée, etc. Alors que le récit décolle et s'amplifie superbement, son élan est stoppé hélas définitivement... par la mort de son auteur.

Pour se consoler, rien ne vaut la (re)lecture des Manchette parus chez Gallimard. Après y avoir consacré un week-end frénétique, je puis vous assurer que ces diamants noirs cognent fort et n'ont rien perdu de leur tranchant. On découvre aussi que, mal reçu à sa parution en 1978, l'expérimental *Fatale* annonçait déjà le second souffle d'un auteur à part entière, parmi les grands des vingt-cinq dernières années.

LA PRINCESSE DU SANG, Jean-Patrick Manchette. Rivages/Thriller, Paris, 1996. 203 pages.

CHRONIQUES, Jean-Patrick Manchette. Rivages/Écrits noirs, Paris, 1996, 375 pages.

FATALE, Jean-Patrick Manchette, postface de Jean Échenoz, collection La Noire, Gallimard, Paris, 1996, 160 pages.

À signaler aussi, chez Gallimard, la réédition de tous les Manchette parus en Série Noire, dont un coffret regroupant NADA, LE PETIT BLEU DE LA CÔTE OUEST et LA POSITION DU TIREUR COUCHÉ.

LES BEST SELLERS

Éditions québécoises

Fiction (romans)

1 C'est pour mieux t'aimer mon enfant	Christine Brouillet	La Courte Échelle	(2)
2 Instruments des ténèbres	Nancy Huston	Leméac	(3)
3 Errances	Sergio Kokis	XYZ	(2)

Essais

1 Histoire populaire du Québec, Tome 3	Jacques Lacoursière	Septentrion	(4)
2 Le tour de ma vie en 80 ans	Marguerite Lescop	Lescop	(24)
3 Je persiste et je signe	Jean Paré	Boréal	(1)

Éditions étrangères

Fiction (romans)

1 La Mamelouka	Robert Solé	Seuil	(1)
2 La ligne verte	Stephen King	Flammarion	(1)
3 La Nurse anglaise	San Antonio	Fleuve noir	(1)

Essais

1 La dixième révélation de la Prophétie des Andes	James Redfield	Laffont	(4)
2 Léo Ferré, une vie d'artiste	Robert Belleret	Actes-Sud	(4)
3 Le petit traité des grandes vertus	André Comte-Sponville	Presses Universitaires de France	(3)

Livres pratiques

1 Le Petit Larousse illustré '97	En collaboration	Larousse	(4)
2 Le Français au bureau	En collaboration	Publications du Québec	(13)
3 Le nouveau Petit Robert	En collaboration	Robert	(3)

Les listes nous sont fournies par les librairies suivantes : Archambault, Bertrand, Champigny, Le Fureteur (St-Lambert), Garneau, Guérin, Hermès, René Martin (Joliette), Monet, Le Parchemin, Les Bouquinistes (Chicoutimi), Maison de la Presse Internationale, Payette (Sherbrooke), Guy Poirier (Trois-Rivières), Raffin, Renaud-Bray, Sons et Lettres, Librairie Smith (Promenades de la Cathédrale).

À L'ÉCRAN

Examen d'histoire

CLAUDE MARCIL
collaboration spéciale

Après *La littérature française classique du Moyen Âge au XXe siècle*, la collection Conquêtes nous offre une page d'histoire avec le CD-ROM *Conquêtes de l'histoire de 1945 à nos jours*.

Au démarrage, une voix nous félicite pour cette acquisition et nous conseille de jeter un oeil sur les commandes à travers «Information». De retour au sommaire principal, plongeons-nous dans la révision de notre livre d'histoire. Une page s'ouvre sur les «Relations Internationales» et sur «Les Dossiers».

«Relations Internationales» comprend 5 chapitres : le monde en 1945, la guerre froide, la détente, le monde actuel, la décolonisation.

Partons à la découverte la décolonisation. Le CD-ROM nous propose quatre choix : les causes, l'Asie, l'Afrique et l'émergence du Tiers monde. On dirait les poupées gigognes ! Cliquons sur les «Causes» de la décolonisation : une carte colorée sur les empires coloniaux précède 13 pages de questions. Avons-nous bien appris notre leçon ? Bon, on va savoir ce que nous avons retenu de notre dernier cours d'histoire !... Le quiz n'est pas difficile mais les brèves réponses nous

laissent un peu sur notre faim.

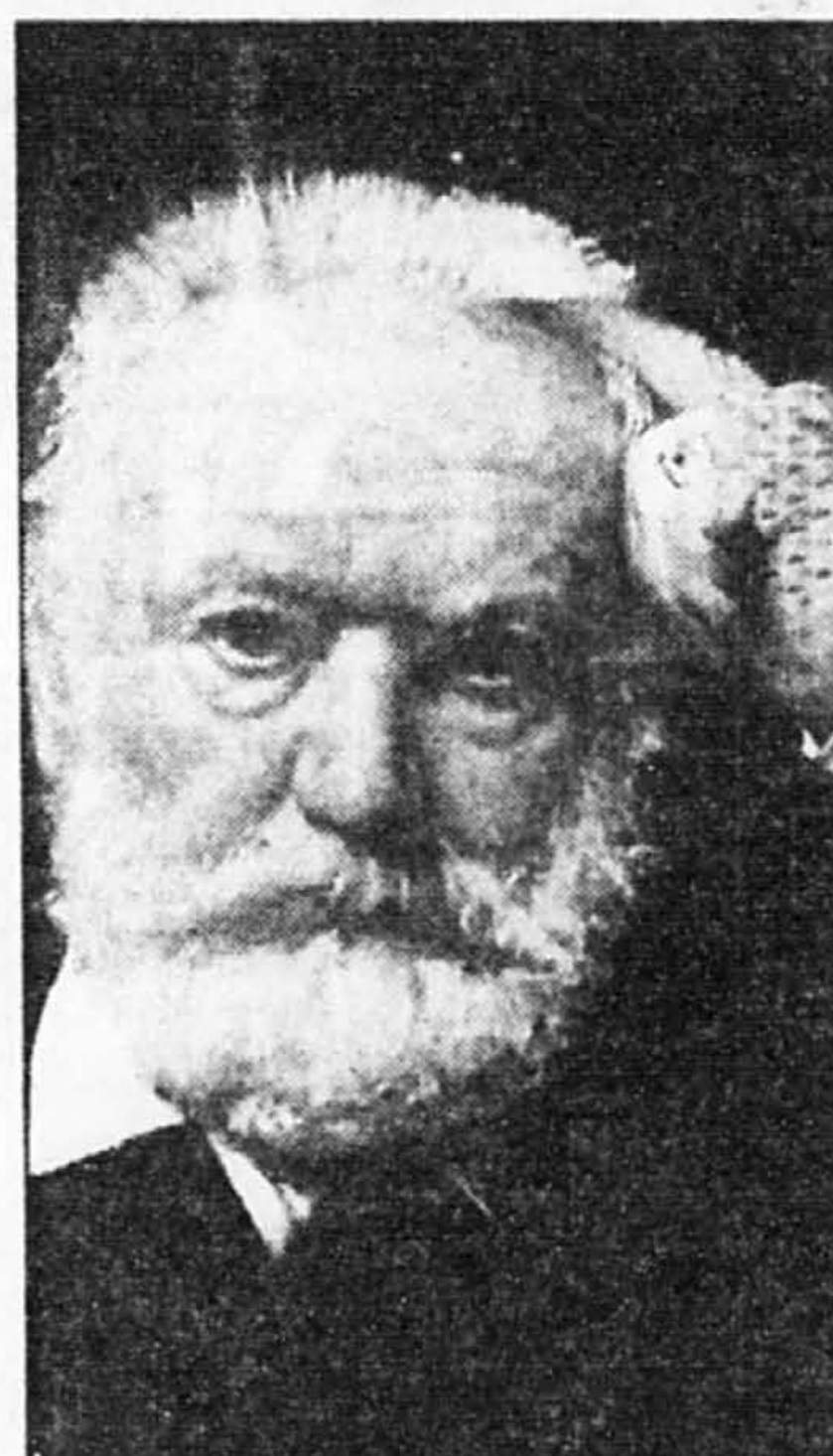
Le deuxième volet, «Les Dossiers», contient pour sa part deux chapitres : la France (la IVe, la Ve République jusqu'à Chirac) et l'Europe — pour la version européenne, peut-on lire au dos du boîtier. Cliquons l'Europe. Victor Hugo ouvre l'inauguration du Congrès de la Paix de 1849 avec le «Plaidoyer pour l'Europe». Ce discours introduit près de 40 pages sur l'Union Européenne.

Tout le programme se présente essentiellement sous la forme d'un jeu de questions-réponses largement commentées et illustrées, de nombreuses cartes multimédia, de photos d'époque et de quelques séquences vidéo. Ce CD-ROM permet ainsi de tester ses connaissances en se distrayant et de faire aisément la synthèse des connaissances fondamentales sur la période contemporaine.

Pour ce qui est de les approfondir... le contenu est souvent un peu court.

Le CD-ROM n'exploite pas, hélas, toutes les possibilités de l'ordinateur pour rendre le cours un peu moins triste d'autant plus que la musique semble s'inspirer de celle de Loto-Québec. Dommage !

CONQUÊTE DE L'HISTOIRE, DE 1945 À NOS JOURS. Collection Conquêtes, édition Cube Systèmes Multimédia, distribué par Periodica.



Victor Hugo : plaidoyer pour l'Europe...

La rentrée «théâtrale» de Marie Laberge

ANNABELLE / Suite de la page B 1

La romancière assume ce paradoxe. Pleinement. Et pour cause : «Il y a une parenté émotionnelle tellement grande entre moi et ce que j'écris ! Mais c'est normal : j'invente un récit à la fois pour m'éloigner de mon C.V. et pour retrouver des émotions qui sont à moi», fait-elle en entrevue à La Petite Ardoise, ce café qui est un peu son deuxième chez-soi.

«Pour cette raison, je m'ordonne la non-censure totale quand je rédige mon premier jet, poursuit Marie Laberge. Je couche sur papier des choses qui me font hurler. Mais je me dis : «Laisse faire, tu jetteras plus tard... s'il le faut.» Bref, quand j'écris, je me lève plus tôt que mes défenses !»

Elle ne règle pas pour autant des comptes avec elle-même dans ses oeuvres. Elle écrit parce que, dit-elle, elle ne sait pas faire autrement. Et parce qu'enfant, elle était persuadée que tout le monde écrivait. «Ça me consolait, ça agrandissait mon univers. Ça me permettait d'échapper à tout ce que je trouvais trop petit dans ma vie», se souvient-elle.

Un récepteur hypersensible

Elle n'a pourtant pas eu une enfance malheureuse. Peut-être juste un peu trop... moyenne. «Ma vie n'est ni plus grande ni plus petite que d'autres, poursuit-elle. Mais j'étais un récepteur hypersensible.»

Visiblement, elle l'est encore. Elle se branche sur elle-même et sur ses interlocuteurs. Emmagasine les impressions et les «couleurs». Pas seulement pour écrire. Cette hypersensibilité la suit tout le temps. Impossible de la mettre à off. Le pourrait-elle qu'elle ne le ferait probablement pas.

En ce sens, Marie Laberge ressemble à Annabelle, héroïne du roman éponyme qu'elle lance de main.

Annabelle, 13 ans. Enfant du divorce. Pianiste surdouée. Mais la musique l'a quittée au moment de la séparation de ses parents. Drame d'une artiste. Drame d'une presque femme, déchirée entre ce qu'elle a été et ce qu'elle sera. «Annabelle est un personnage comme je les aime, indique Marie Laberge. Elle se trouve à un moment de sa vie où elle est en train de tourner. Les choix qu'elle va faire, peut-être

sans s'en apercevoir, vont imprégner une décennie ou plus de sa vie.»

Bref, dans ses romans précédents, Marie Laberge a mis en scène des adultes déchirés, ayant des restants d'enfance en travers de la gorge. Dans *Annabelle*, elle a décidé d'aller à la frontière de cette enfance. À l'adolescence.

Période pleine que celle-là.

Il y a l'amour. Qui, pour Annabelle, prend tantôt le visage d'Étienne, garçon aveugle qui «voit» la musique comme personne ; tantôt celui de Julien, le voisin — assez jeune pour attirer l'adolescente, assez âgé pour être père de famille. «Vient un moment, à l'adolescence, où le fantasme n'est plus assez fort, rappelle Marie Laberge. En «présentant» Julien et Étienne à Annabelle, je voulais parler de ce frottement entre l'amour rêvé et l'amour vécu.»

Et il y a la famille. «À 13 ans, on a cette envie d'être quelqu'un de merveilleux pour nos parents, fait la romancière. On a un désir forcené de réparation pour tout ce qu'on perçoit d'impossible ou de limites chez nos parents.» Annabelle traverse cela. Entre un père qui est resté enfant et une mère «dange-

reuse» : «Elle recourt à tous les mécanismes manipulateurs des mères, mais le fait de manière malade. Quand j'écrivais, j'ai souvent eu peur qu'elle ne casse Annabelle», souffle Marie Laberge.

La force de l'artiste

Mais elle est forte, son Annabelle. Forte et vulnérable à la fois, car artiste jusqu'au bout de ces doigts qui se refusent désormais à la musique. «Annabelle est habitée par une sensibilité artistique. C'est son don. Et ce don-là coûte cher», affirme la romancière.

Marie Laberge sait de quoi elle parle, elle qui possède aussi cette sensibilité. Laquelle niche dans les mots plutôt que dans la musique. «On naît avec cette sensibilité, puis on passe notre vie à tenter de devenir l'artiste que l'on est, de la manière la plus intégrée possible. Pour cela, il faut du courage. Malheureusement, nous n'avons pas toujours le courage de notre art... ou nous apprenons vite ce que les gens veulent que nous disions», regrette-t-elle.

Bien que sur ce dernier plan, comme sur d'autres, Marie Laberge semble avoir gardé sa pleine autonomie. Elle n'a besoin de personne

quand elle décide de s'enfermer dans cette «bulle» où elle écrit. Et où elle adore être : «C'est une grande chance dans la vie que de pouvoir, impunément, lever ainsi toutes ses défenses. Ça fait autant de bien... qu'une danse collée.»

Et elle rit. Là. Plus tard. Souvent, en cours d'entrevue. Ses romans sont graves. Pas elle. En tout cas, pas tout le temps. Elle se dit très vivante — et on la croit. «Je n'aime pas la souffrance pour la souffrance et si je considère la vie sérieusement, je suis également capable de la rire», souligne-t-elle.

Par contre, elle ne nie pas, ne nie jamais la tristesse. Une émotion qui fait partie de la normalité, dit-elle. «Et cela m'effraie un peu de voir à quel point, dans notre société, nous avons une commande de bonheur !»

Dans la société. Dans les romans, moins : les personnages de Marie Laberge se débattent dans de véritables tornades d'émotions, tangent sur leur vie — oui, tels des bateaux ivres — et ne parviennent pas toujours à être heureux.

Mais certaines de ses «créatures» sont particulièrement douées pour la vie. C'est le cas d'Annabelle.

Livres

ROMAN

La petite musique du quotidien

MARIO ROY

Au début, Benoît Blondeau a treize ans et demi, presque quatorze, fréquente le collège classique, patine au parc Ferland, rêve d'aéronautique. Il va vieillir vite, très vite et de bien des façons, vieillir jusqu'à savoir décliner tous les sens — et il y en a quelques-uns, surtout à l'adolescence — du mot *amour*, qui s'accorde avec plaisir et douleur, avec désir, frustration et adulation.

Le petit Blondeau est le héros du premier roman de l'auteur-compositeur-interprète Sylvain Lelièvre, *Le Troisième Orchestre*, qui sera en librairie mardi.

Comme on pouvait s'y attendre, Lelièvre a situé son intrigue dans les avenues de Limoilou, les salons cossus de la rue Bougainville et les cafés du Vieux-Québec. On se trouve au cœur des années cinquante, naviguant entre les prêtres — sont-ce bien les Eudistes ? — enseignants, les innocents trafics et les bravades d'étudiants, les sorties du samedi soir, les cinémas de quartier, Prévert et *Blue Suede Shoes*.

Il s'agit du roman d'apprentissage classique avec son univers un peu trouble, avec les émotions à fleurs de peau et les états d'âme envahissants, les emportements instantanés et les résolutions définitives. Un roman que l'on pourrait qualifier de provincial, aussi, si le terme n'était employé habituellement de façon péjorative. Or ce n'est pas le but, ici, pas plus que l'on ne dévalue Pagnol ou Giono en les identifiant à cette France qui n'est pas celle de Paris. Au contrai-

re, ce *Troisième Orchestre* sonne d'autant mieux qu'il occupe un lieu défini, pourvu d'une identité forte et dont on reconnaît les us et codes.

Benoît Blondeau, donc, fils d'une mère qui *fait avec* la vie et d'un père disparu — on apprendra le pourquoi et le comment —, joue en outre du piano et se fait un ami, Hubert Ross, sorte de jeune dandy intelligent, un peu cynique, qui fera office de révélateur. Ross a une mère, belle et musicienne, dont son jeune ami tombera fatalement amoureux; il a aussi son cercle dans lequel abondent les musiciens, les poètes, les peintres et, cela va de soi, les existentialistes. Le petit Benoît va se retrouver au piano du Château Frontenac, au volant d'une Volkswagen et dans le lit d'une chanteuse à textes un peu étrange pendant que des prêtres — Eudistes ? — prêchent, disciplinent ou meurent de ne pas pouvoir vivre.

Avec une histoire pareille, on peut arriver à tout. Ou à rien. Le genre même comporte ses pièges: le folklore menace, et l'adolescence qui revit — avec toute la nostalgie que l'on a à l'âge que l'on a atteint... — peut être pour autrui d'un intérêt assez médiocre.

Lelièvre évite tous ces écueils par le choix qu'il fait de privilégier une forme subtile, fort sympathique, d'humour et de légèreté, ponctuée ici et là d'une note plus grave donnée sans insister, comme sans le faire exprès. Et par la force d'évocation de son écriture — mais n'est-ce pas son métier après tout que de faire naître, dans un flash, des images ? On trouvera ici une petite musique du quotidien qui s'inscrit très exactement dans la lignée de ce que, depuis des années,

il couche sur disque. Du servant de messe qui « en avait la patène pantoise » au supplice de l'ado assailli par ses hormones et devenant « l'espion de leurs soutiens-gorge, le détective privé de leur bronzage et l'agent secret de leurs entrecuisées », la petite musique colle aux pas de ce jeune Benoît qui fait connaissance avec la vie. Et avec lui-même, ce qui est plus troublant encore.

La ville, Québec, participe aussi à la mélodie et on se réjouit de ce qu'en dehors de brèves excursions au Château ou au café de la rue Couillard, il ne s'agisse pas du Québec des cartes postales mais de celui des petites gens, celui de la Jonction Sillery, du restaurant Laurentien, de la 3 que l'on attend à un arrêt de la Première Avenue et de la 8 dont le circuit se termine au Carré d'Youville — mais il n'y a pas là non plus de surprise: Lelièvre est le chanteur patenté de ce Québec-là comme Beau Dommage l'est du Montréal des gens de Villeray, de ses balcons et de ses ruelles.

Le lecteur pourra juger la fin un peu précipitée, trouver vite envolé cet univers qui se désagrége et en annonce un autre, celui d'un petit gars presque devenu un homme.

Sans nul doute Lelièvre a-t-il sciemment choisi de clore ainsi *Le Troisième Orchestre*.

Et ce que l'on perçoit comme une chute assez abrupte n'est peut-être en réalité que la légère déception de la gourmandise contrariée: franchement, on en aurait bien repris encore un tout petit peu.

LE TROISIÈME ORCHESTRE, Sylvain Lelièvre, Québec/Amérique, Montréal, 1996, 198 pages.



Sylvain Lelièvre

L'art allusif et élusif de Corriveau



« Trois pêcheurs », Kittie Bruneau, reprise par L'Instant même.

RÉGINALD MARTEL

Avoir des enfants, c'est tout un défi. En inventer, c'en est un autre. Monsieur Hugues Corriveau a relevé le second (et peut-être le premier). Voici dix-sept portraits d'enfants — mais le mot ne convient pas tout à fait. On les imagine certes, ces enfants, ils ont sexe, âge et nationalité, mais ils demeurent sans traits précis, comme si leurs fantômes seuls cernaient les caractéristiques de leur personnalité.

À croire que les fantômes sont le seul recours contre une réalité pas nécessairement agréable, menaçante même, sur laquelle les enfants n'ont aucune prise.

M. Corriveau, qui aime construire un recueil de nouvelles autour d'un seul thème, comme ce fut le cas dans *Autour des gares*, s'est imposé cette fois moins de contraintes. L'univers mental des enfants, ou ce qu'on peut en deviner, est peut-être vaste et varié au point de rendre négligeable la condition même qui le fait naître.

Emportés par des chemins fabuleux, sur la terre comme au ciel, les lecteurs n'auront pas tort de songer que leurs cicérons pourraient être aussi bien de grandes personnes. Après tout, le fantastique appartient à tout le monde.

Un réalisme plus affirmé aurait rendu moins difficile l'adhésion aux aventures, surtout oniriques, des enfants. On regrette un peu le

souci d'extrême précision d'*Autour des gares* ou, dans le registre érotique, de *La Maison rouge du bord de mer*. Car on est ici dans un flou peuplé de choses aériennes, astres, cerfs-volants ou oiseaux, sans pouvoir comprendre toujours ce que cet appareil peut révéler des mystères de chacun des enfants. Ceux-ci retournent bien vite au néant, remportant leurs peines et leurs angoisses.

Sans doute cet art allusif et élusif, dont la qualité stylistique est incontestable, est-il celui qu'a choisi délibérément l'écrivain pour éviter les pièges de la banalité que l'enfance, vue de loin, tend si facilement.

ATTENTION, TU DORS DEBOUT, Hugues Corriveau, L'Instant même, Québec, 1996, 112 pages.

La France en octobre

ACHMY HALLEY
collaboration spéciale

Le Temps des livres, la plus importante manifestation populaire autour du livre, en France, qui se déroule cette année du 12 au 27 octobre, comptera parmi ses invités d'honneur une ribambelle d'écrivains québécois. Pendant deux semaines, deux-ci silloneront l'Hexagone à la rencontre du public français.

Même si le programme n'a pas encore été dévoilé officiellement à Paris, *La Presse* est en mesure de publier les grandes lignes du Temps du Québec, titre donné à la manifestation qui verra pas moins de 18 écrivains québécois traverser l'Atlantique, leur livres sous les bras. Parmi eux des noms connus comme Marie-Claire Blais, Yves Beauchemin, Dany Laferrière, Monique Proulx, Marie Laberge; des poètes comme Claude Beausoleil, Denise Desautels et Jean-Paul Daoust; ainsi que de jeunes écrivains tels Stanley Péan ou Rachel Leclerc.

Un programme chargé les attend. Leur périple les mènera, entre autres villes, d'Aix-en-Provence à Bordeaux, de Lille à Montpellier et de Lourdes à Lyon. Certains iront même porter la bonne parole de la littérature québécoise jusqu'à Bruxelles dans le cadre d'une manifestation transfrontalière avec la Belgique.

Parmi les nombreuses manifestations parisiennes, la toute récente Librairie du Québec, située à deux pas des jardins du Luxembourg, propose une série de rencontres (entre le 15 et le 24 octobre) avec Monique Proulx, Yves Beauchemin, Lise Bissonnette et Dany Laferrière; elle organise également le dimanche, 20 octobre, La Grande Visite, une journée portes ouvertes aux écrivains québécois.

Pour sa part, la librairie canadienne Abbey Book Shop, située dans le quartier latin, organise trois débats — dont un sur Sexe et Pouvoir, pendant lequel s'exprimeront Marie-Claire Blais, Lise Bissonnette, Dany Laferrière et Monique Proulx (le 21 octobre). Le 23 octobre, c'est au tour de l'Indépendance et l'Auteur au Québec (vaste sujet!), que débattront Louis Caron, Lise Bissonnette, Yves Beauchemin et Marie Laberge.

Les 18 écrivains québécois, invités par le Ministère de la Culture par l'entremise du Centre national du livre, qui seront présents dans les écoles et les bibliothèques, les universités, les librairies et autres festivals, devraient gagner à travers ces multiples rencontres de nouveaux lecteurs, sans doute curieux de découvrir une littérature francophone, encore trop mal diffusée en France.

Pour Marie-Claire Blais, cet octobre québécois en France coïncide avec la sortie à Paris (le 3 octobre) de son roman le plus récent, *Soifs*.

Champigny

et Les Éditions
Castermanvous invitent à une
séance de signature avecMarcel
Marliercréateur-illustrateur
des albumsle samedi
5 octobre
de
14h à 16h.

Champigny

4380 St-Denis, Mtl 844-2587
Ouvert 7 jrs de 9h à 22hDonnez-nous
des ailesSociété pour les enfants handicapés du Québec
2300 boul. René-Lévesque Ouest, Montréal (Québec) H3H 2R5
Téléphone: (514) 937-6111 Télécopieur: (514) 937-0082

Un corps d'athlète, une voix d'or, un gardien du stade qui aura duré plus longtemps que ses dieux. Voilà la part publique et un peu cliché de Richard Garneau. Quoique, pour le corps d'athlète et la voix... Je cite ici l'ingénieur du son après l'entrevue: « Ah que c'est beau... c'était comme une musique à mon oreille. » Eh bien, sans en perdre aucune, disons que Richard Garneau a pris de la plume! Et le voilà donc qui persiste et signe son cinquième livre: *À toi, Richard... prise deux!*... un Québécois en Bavière.

C'est tout à fait charmant et très curieux de voir ce géant de 6'5" qui vient nous parler d'un fantôme qui l'inquiète, l'angoisse, qui se fait mener par le bout du nez par ses deux femmes — ses deux filles et sa femme, il appréciera que je précise! — qui se dit pleutre et qui, à l'image de saint Georges terrassant son dragon, se voit déjà affronter ce visiteur de l'au-delà, bien importun avouons-le, dans un appartement, même si le sien fait la vaisselle... Puis l'auteur — précisons, si vous ne l'avez pas déjà senti,

qu'on nage ici dans le loufoque et le farfelu mais avec des regards très justes et parfois graves — nous présente cette Bavière en proie à ses propres fantômes, met de son bord ses amis Serge Arsenault et Pierre Nadeau, c'est-à-dire de celui des fantômes, et écrit tout ça avec un bonheur, une habileté, tout à fait séduisants...

Y croit-il, y croyez-vous? Ce à quoi on doit croire, c'est à son talent de raconteur, à son humour et à sa simplicité, lui qui dit écrire uniquement pour divertir. Et ça, c'est mission accomplie!

Également à l'émission ce soir, une jeune femme formidable, Natalie Choquette, celle qui a pris le parti d'approvoiser le grand public à l'art lyrique par l'humour. Elle nous parlera de *La ciociara* d'Alberto Moravia. Écoutez-la nous lire un extrait en italien, c'est pure merveille de l'entendre!

Ses autres choix, le Canadien Stephen Leacock, et *Les précieuses ridicules* de Molière.

Alors à ce soir, 20 heures, à Télé-Québec.



Télé-Québec

La Presse

Livres

Une superbe histoire inventée

TOUT EN LISANT



Jacques Folch-Ribas

collaboration spéciale

Il y a des romans courts, comme celui-ci, qui vous laissent une impression forte. Un tatouage. Est-ce vrai, ce que l'on disait lorsque j'étais petit, que seul le lait de femme permet d'effacer les tatouages ? Il faudrait bien que quelqu'un me renseigne, aujourd'hui que je suis grand. Cela me serait dû.

Un tatouage, donc, que l'on traîne plusieurs jours. Il représente un homme, un maçon sans doute, qui est en train d'installer une fenêtre dans le mur d'une chambre, et à côté de lui, une femme qui joue du violon. Tatouage surréaliste, qui va résister longtemps avant de s'effacer.

Assez longtemps pour que je vous en parle. Il s'agit d'un roman d'un certain Éric Holder. Il s'intitule

le *Mademoiselle Chambon*. Il n'a pas deux cents pages, ce qui me semble très bien, à moi... Vous savez qu'à l'Association (celle des Lecteurs de Bonne volonté) je ne représente pas la majorité — elle adore les grosses briques, dont la lecture dure longtemps — mais la minorité sans doute flemmarde qui adule les textes courts)... Mes devises, « Pourquoi faire lourd si on peut faire léger ? » (Stan Laurel) et aussi « La beauté est une simplicité à laquelle on a donné le maximum d'intensité » (Monteverdi). Et toc.

Donc, *Mademoiselle Chambon* est institutrice à Montmirail (dans la Marne, à côté de la Champagne, à gauche). Elle a pour élève, entre autres, le petit Kevin. C'est le fils d'Anne-Marie, petite ouvrière dans un petit atelier de maroquinerie de cette petite ville... Vous voyez que nous sommes dans le petit, et le simple... Anne-Marie qui avait un jour rencontré Antonio, seize ans, un Portugais aux cheveux bien noirs, un petit dur, hostile, renfrogné. Mais Anne-Marie avait décidé comme ça, d'un seul coup, qu'il y avait quelque chose de très intéressant là-dessous, et que c'était l'homme de sa vie.

Ils se marièrent, eurent le petit Kevin, et s'aimèrent d'amour tendre. Très, très bien décrit, l'amour tendre.

Antonio travaille sur les chan-

tiers de Monsieur Van Hamme, entrepreneur de n'importe quoi, à la fois bon et salaud, comme tout le monde. Ils sont trois ouvriers, Mallard (le vicieux), Mahmoud (le pauvre type) et Antonio (le bon, le sérieux, le sympathique). C'est lui le maçon du tatouage.

Antonio adore son fils Kevin. Un jour, il va le chercher à l'école, parce que la maman est malade. Il tombe sur qui ? La maîtresse d'école. L'institutrice : *Mademoiselle Chambon*.

À partir de là, ça va devenir coton, à raconter. D'abord pour ne pas gâcher votre lecture. Ensuite, parce que vous vous doutez, ayant déjà lu quelques paragraphes subtils, allusifs, peaufinés, piquants (pas les miens, non, ceux d'Éric Holder), qu'un amour d'un genre pas très courant va s'installer entre l'institutrice et le maçon. À vrai dire, une sorte d'amour du quatrième type : bonté, pudeur, romance, allusions, sous-entendus... et certitudes. Cette sorte d'amour que l'on pourrait qualifier d'amitié passionnée — si le mot amitié n'avait pas été galvaudé.

Mademoiselle Chambon essaie de rencontrer Antonio. Elle s'y prend bien, elle lui demande de faire un petit travail de maçonnerie pour elle. Il accepte. Pres de lui, elle se sent bien.

Mademoiselle Chambon joue du

violon. Avec une copine, elle a même donné un concert, il n'y a pas si longtemps : les deux premières sonates de Fauré, excusez du peu. Et puis voilà, le succès est tombé, on n'en parle plus, on rêve.

Mais elle voudra bien jouer quelque chose pour Antonio, pendant qu'il fait sa petite réparation. La violoniste du tatouage, c'est elle.

■■■

Dans cette histoire à deux, ils sont quatre.

Anne-Marie va-t-elle se douter de quelque chose ? Bien sûr.

Mademoiselle Chambon, dont on saura qu'elle se nomme Véronique, va-t-elle rencontrer la femme d'Antonio ? Bien sûr.

Et Antonio, va-t-il choisir, entre l'une et l'autre ?

Toujours cette présence de Kevin, aussi...

La force de ce roman, c'est la faiblesse de tous les personnages. Ils sont si vulnérables, qu'on a envie de leur donner des conseils. On les aime tellement qu'on voudrait les gâter. Qu'ils soient heureux, tous.

Et le tatouage continue de s'imprimer.

Je trouve que c'est un roman exceptionnel, qui donne le goût de lire des histoires inventées.

MADemoiselle CHAMBON, Éric Holder. Éditions Flammarion, Paris, 1996, 174 pages.

Le Saguenay rêve à nouveau

VIE DES LIVRES

Pierre Vennat

Il y a peut-être tout un symbole dans le fait que la grande saison des salons littéraires du Québec s'est ouverte, mercredi, au Saguenay, là où plus qu'ailleurs, cet automne, on doit se retrousser les manches et rebâtir. Le Salon du livre du Saguenay prendra fin ce soir, à Jonquière.

Il y a en effet la reconstruction physique du Saguenay à faire mais aussi la psychologique. Mais qu'on ne s'inquiète pas : les Saguenéens ont recommencé à rêver, le Salon fait salle comble, les autres intervenants culturels ne craignent pas le res-sac.

Reste que la ministre de la Culture, Louise Beaudoin, s'est déplacée pour l'inauguration et à la suite de ses collègues de portefeuilles à vocation plus économiques, a annoncé, elle aussi, sa contribution. Le fameux théâtre de la Pulperie, entre autres, en bénéficiera.

Par ailleurs, le Salon du livre du Saguenay a accordé, cette année plus que jamais, une place de choix aux écrivains locaux.

« L'une des certitudes qui nous rassemblent, en effet, c'est qu'il peut être bon bec ailleurs que de Paris, de Québec ou de Montréal, et que vivre et créer en région n'est ni une tare ni un handicap », écrit pour sa part la présidente de l'Association professionnelle des écrivains de la Sagamie, Elisabeth Vonarburg, en préface à un recueil collectif des écrivains de la région, *Un Lac, un Fjord*, le troisième du genre à être publié.

Que ce recueil voit le jour aux Éditions JCL, dirigée de Chicoutimi par Jean-Claude Larouche et la plus importante maison d'édition du Québec, hors Québec et Montréal n'est pas non plus un hasard. Le Salon de cette année, d'ailleurs, a rendu, vendredi, un hommage particulier à l'éditeur Larouche dont la maison célébrera, dans quelques mois, son 20^e anniversaire.

Au Saguenay, comme le note le directeur général du Salon du livre du Saguenay, Richard Lafleur, il y a toujours eu une vie culturelle intense. Et ce n'est pas la tragédie de cet été qui viendra changer cela.

Le Salon du livre du Saguenay a accordé cette année ses prix littéraires à François Tremblay, couronné découverte littéraire pour l'Office des ténèbres (VLB) ; Alain Gagnon, dans la catégorie roman, pour *Sud* (La Plaine Lune) ; Jean Désy, dans la catégorie fiction pour *Docteur Wincot* (Loup de Gouttière) ; Claude Villeneuve, (co-auteur avec Frédéric Back), de *Le Fleuve aux grandes eaux* (Québec-Amérique), dans la catégorie intérêt général et Yves Ouellet et Alain Dumas, dans la catégorie beau livre, pour *Anticosti, l'île au large du Québec* (Le Méridien).

Pour l'aimée qui s'en est allée

LUCIE CÔTÉ

Chez Christian Bobin, l'amour et l'écriture se confondent.

L'été dernier, quand Ghislaine, la femme à qui et pour qui tous ses livres ont été écrits, est morte, Bobin a cru qu'il n'écrirait plus. Mais il lui restait au moins un livre à écrire. D'ailleurs, il était déjà commencé, un petit texte sur cette femme aimée depuis seize ans — qui a eu le temps d'en lire des bribes, de temps à temps, avant d'être emportée, à 44 ans, par une rupture d'anévrisme.

Quelques mois plus tard, les premières phrases de *La plus que vive*, publié dans la collection L'un et l'autre chez Gallimard (le lieu parfait pour ce livre, où se trouve aussi *Le Très-Bas*, dédié à Ghislaine) sont venues : « L'événement de ta mort a tout pulvérisé en moi. Tout sauf le cœur. Le cœur que tu m'as fait et que tu continues de me faire, de pétrir avec tes mains de disparue, d'apaiser avec ta voix de disparue, d'éclairer avec ton rire de disparue. »

Le livre, tout petit, s'est écrit, un chapitre d'à peine une ou deux pages à la fois, chacun comme une lettre d'amour, mais que cette fois la destinataire, tragiquement, sera la seule à ne pouvoir lire. Les livres de Bobin ont très souvent été des lettres écrites à cette femme, notamment *Souveraineté du vide* et *Lettres d'or* (publiés séparément chez Fata Morgana et réédités ensemble en

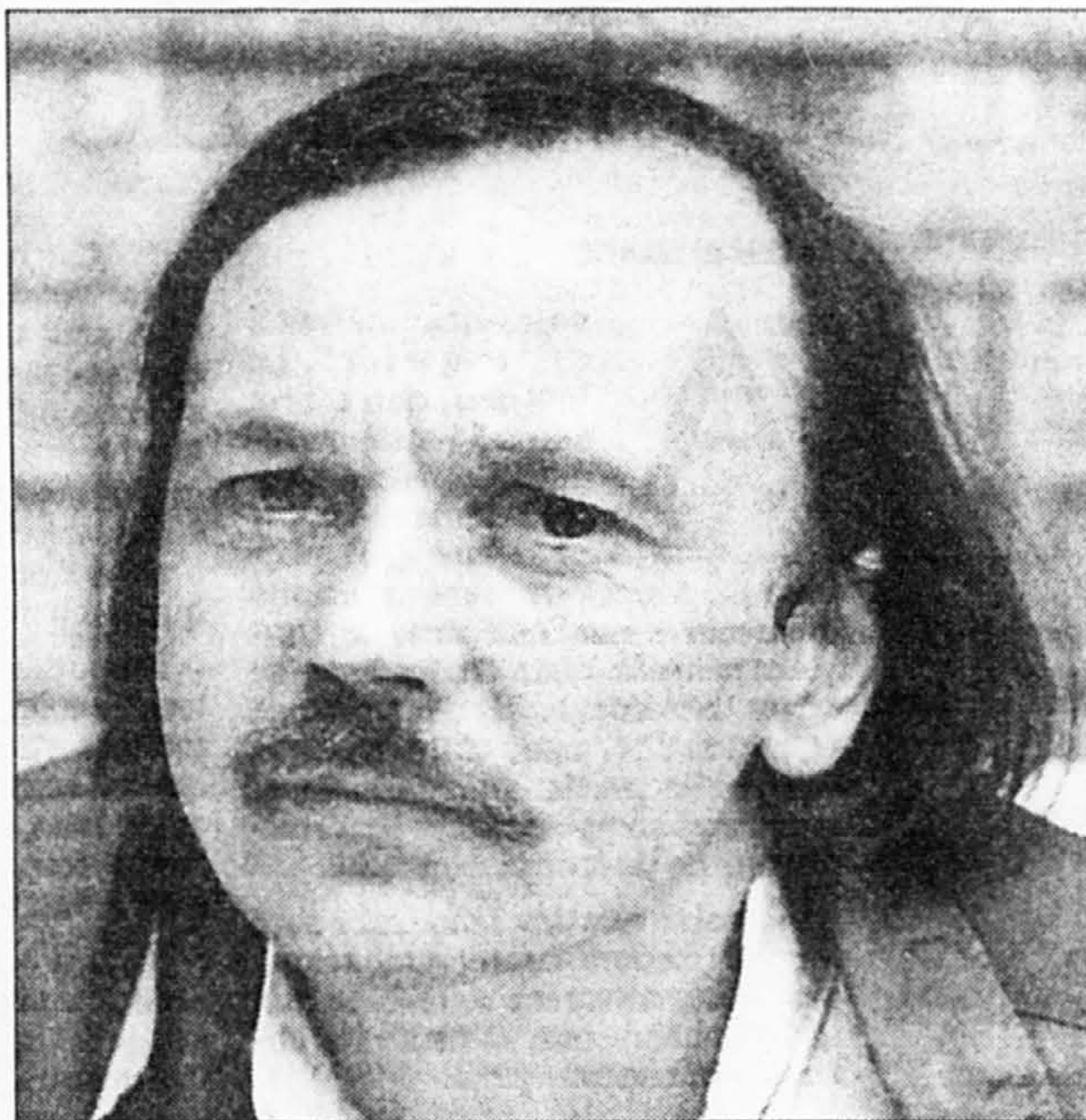
Folio) et *L'Inespérée* (Gallimard, repris en Folio) où il y a cet aveu : « Je n'ai jamais écrit que pour toi », repris, légèrement différent, dans *La plus que vive* : « Je n'écrivais que par toi, je n'écrivais qu'en toi. »

Cette fois, cependant, il ne s'agit plus de littérature.

Il n'y a plus la distance du « vous », du « il » qui, ici, aurait faussé le ton. L'écrivain se livre, dit « je » comme jamais auparavant, et sans artifice, ne se soucie pas des imperfections — touchantes — de son texte, pour recréer des moments vécus avec la femme aimée, qui lui a donné une nouvelle vie, le jour de leur rencontre, « un

vendredi soir de fin septembre 1979, vers les dix heures du soir ».

« Et tu es là, devant moi, comment dire : pour toujours — même ta mort ne peut rien contre ça ». La preuve, c'est que le livre est le plus souvent écrit au présent, et s'adresse à Ghislaine comme si, en fait, elle pouvait le lire, même si son



Christian Bobin

absence est aussi parfois cruellement ressentie. Mais ce livre, écrit Bobin en page 27, est écrit « pour réparer l'irréparable ».

Souvent, en rappelant des événements de la vie quotidienne, peut-être banals en apparence, sans doute essentiels pour l'auteur, il ramène le lecteur familier de l'œuvre à

d'autres livres de Christian Bobin. Et il fait exister cette femme, avec tout ce qui la rendait si précieuse : sa beauté, ses gestes, ses paroles, ses attentions, ses manies, ses retards, sa lenteur, sa fatigue, son rire, son intelligence, sa jeunesse, sa liberté. Même le manque que sa mort a laissé est célébré.

Bobin, surtout, réussit à faire, de cette histoire très personnelle, quelque chose d'universel, de fragile et de fort à la fois, quelque chose d'extrêmement émouvant.

À la fin, le livre — qui se clôt sur les paroles d'*À la claire fontaine*, la chanson présente un peu partout dans les autres livres de Christian Bobin — rappelle la promesse, faite étran-

gement trois jours avant la mort de l'aimée, de continuer à aimer et bénir cette vie, même si elle devait ne plus s'y trouver. *La plus que vive*, c'est cette promesse tenue.

LA PLUS QUE VIVE, Christian Bobin. Collection L'un et l'autre, Gallimard, Paris, 1996, 102 pages.

EN QUELQUES MOTS



Une autre cuisine

■ La journaliste de *La Presse*, Françoise Kayler, et le peintre ethnographe André Michel publient *Cuisine amérindienne*, un recueil de recettes réalisées par des chefs cuisiniers d'Europe, d'Asie et d'Amérique. Ceux-ci ont créé des plats en utilisant les produits indigènes que les autochtones ont toujours employés ici. Une projection dans l'avenir d'une cuisine ancienne. Et un très beau livre.

Benjamin NETANYAHOU

PAIX et SÉCURITÉ

pour en finir avec le terrorisme

LE MANIFESTE DU NOUVEAU PREMIER MINISTRE ISRA�ËLIEN

Idéologue ou tacticien ?

■ Quelle est au juste la personnalité de Benjamin Netanyahu, le nouveau premier ministre israélien ? Quelques mois avant d'accéder au pouvoir, celui-ci a rédigé *Paix et sécurité*, une analyse des grands défis qui attendent l'État hébreu. Il y est question de montée de l'intégrisme, de la Palestine, du terrorisme nucléaire qui se profile à l'horizon. Un manifeste qui est aussi un programme d'action et une œuvre de réflexion.



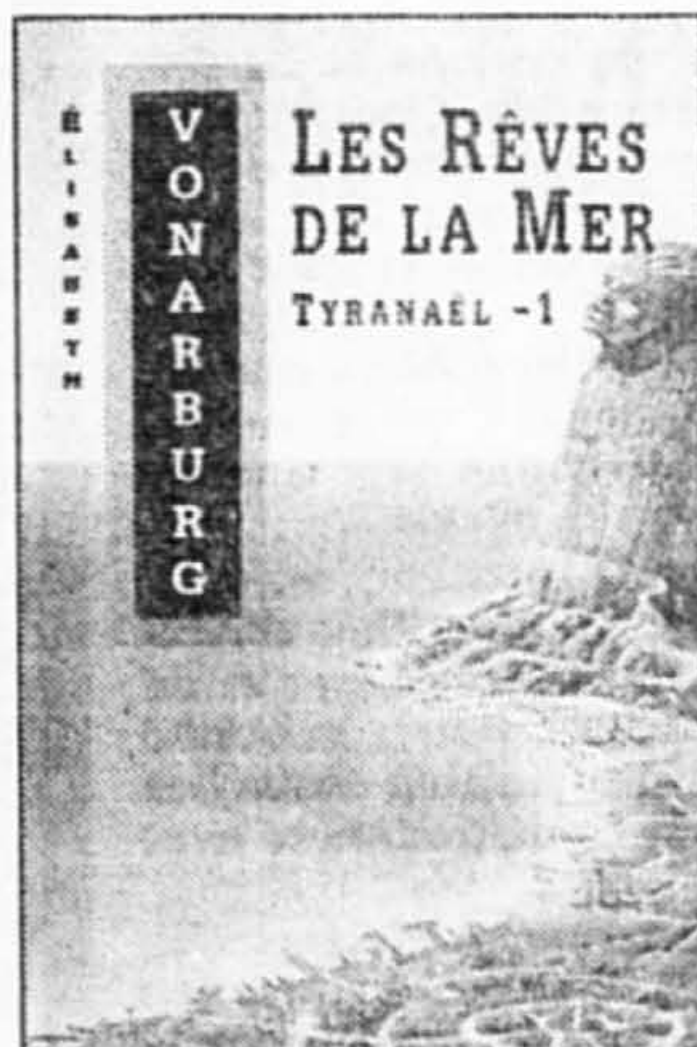
Notre Lili nationale

■ Douglas Fisher, alors député néo-démocrate, avait créé toute une commotion dans les années 60 en affirmant que le Canada français n'avait produit que deux gloires nationales : le hockeyste Maurice Richard et la stripteaseuse Lily St-Cyr. Dans le cas du Rocker, l'image n'est pas fautive. Mais l'ancienne gloire du Gayety, rue Sainte-Catherine, était américaine et se nommait Maudie Klarquist. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir charmé bien des regards, comme le démontre sa biographie chez Québecor.



L'orature ou la culture orale

■ Les spécialistes appellent « orature » la culture orale. Bertrand Bergeron, auteur notamment de *Les Barbes bleues* et d'*Au royaume de la légende*, en est un des rares spécialistes et il vient de rédiger un essai publié chez JCL à Chicoutimi sur l'utilité ethnographique de la menterie ou de la situation du conte selon une certaine perspective sociale, en s'inspirant de quatre conteurs du Saguenay-Lac-Saint-Jean.



Science-fiction du Saguenay

■ L'une des meilleurs auteurs de science-fiction du moment, reconnue non seulement à travers tout le Québec mais internationalement par les connaisseurs de ce genre de littérature, Elisabeth Vonarburg, vit présentement à Chicoutimi où elle préside, d'ailleurs, l'Association professionnelle des écrivains de la Sagamie. Aux Éditions Alire, elle écrit sur Tyranaël, une planète nouvelle où la Terre, surpeuplée, a essaimé ; le début d'une saga grandiose, promet-on.



Astrologie 1997

■ À tous les ans, à cette période-ci de l'année, les maisons d'édition publient les prédictions de leur astrologie préférée. Cette fois-ci, c'est Québecor qui y va avec celles d'Andrée d'Amour, qui rédige l'horoscope du *Journal de Montréal* et se fait entendre à la radio à CHLN, à Trois-Rivières. Que ces prédictions se réalisent ou pas, elles nous apporteront « l'optimisme nécessaire pour terminer la fin du XX^e siècle en beauté ».

Livres

IDÉES

Ni Mars ni Vénus... hommes et femmes habitent la même planète!



Martine Turenne

collaboration spéciale

Les femmes peuvent mentir, être agressives, compétitives, surnois, cruelles, vachement ambitieuses, dominatrices, et parfois un peu chiantes avec leurs meilleures amies. Elles sont... étonnamment « humaines », quoi, avec leurs défauts et leurs qualités.

Ni supérieures ni inférieures aux hommes, soutient la journaliste torontoise Kate Fillion dans son essai, best-seller au Canada anglais et fort remarqué aux États-Unis : *Lip service / The Truth About Women's Darker Side In Love, Sex And Friendship*.

Et c'est tant mieux!

Kate Fillion en avait marre de cette image idéalisée de la femme que projettent les médias, de ces traits de caractère génériques, quasi ataviques, dont on l'affuble, de cette victimisation outrancière qui sous-tend, dans les faits, qu'elle est plus faible, plus démunie que l'homme. Les hommes ne viennent pas plus de Mars que les femmes de Vénus, écrit Fillion, elles ne sont pas plus douées qu'eux pour l'amitié ou pour l'amour.

« Cette pseudo-supériorité ne sert qu'à remettre les femmes à leur place : chez elle », dit la journaliste en entrevue à *La Presse*. « Loin des affres de l'argent, du pouvoir. C'est une insulte à leur intelligence. »

À mesure que les femmes ont investi le champ public, raconte Kate

Fillion, qu'elles sont devenues comme des hommes, les vieux stéréotypes sont revenus au galop. Margaret Thatcher ne pouvait pas être une vraie femme, puisqu'elle était intransigente et autoritaire. « Les femmes ne pourront jamais prétendre à l'égalité, dit Fillion, si elles se perçoivent éternellement comme des êtres sans malice, sans méchanceté, sans ambition. »

Le féminisme a tenté de diviser le monde en deux, il a introduit une vision binaire, dichotomique, et du coup, caricaturé les genres. « Il est absurde de dire que tous les hommes sont agressifs et que toutes les femmes sont sensibles, explique l'auteur. Comme il est faux de croire que les hommes sont tous nos opposés et les femmes, nos semblables. »

Tout au long de son essai, Kate Fillion déconstruit minutieusement, avec de nombreux exemples à l'appui (elle a interviewé 108 personnes), les prétendues « qualités » féminines. Elle démontre qu'au travail, en amour et en amitié, les femmes sont capables, comme les hommes, du meilleur et du pire.

Ainsi, on ronchonne souvent sur la supériorité des femmes en amitié : les hommes ne sont doués que pour parler sport et voiture, tandis que les femmes tergiversent sur le sens de la vie. Une caricature, s'insurge Fillion. Tout au long des siècles, explique-t-elle, l'expression de l'émotion était perçue comme une faiblesse. Aujourd'hui, c'est une force, une preuve de sa maturité, de son équilibre. Un nouveau diktat aussi dommageable que le précédent. « Ce sont aujourd'hui les critères féminins qui déterminent les qualités de l'homme à communiquer. Mais eux aussi manifestent de l'intimité. Différemment. »

Et ces grandes amitiés pour la vie, la journaliste nous les fait voir sous un autre jour. Certes, il y a



Kate Fillion

cette « intimité » et cette complicité entre les femmes, notamment lorsqu'il est question des hommes. Mais l'intensité de la relation peut être aussi aliénante que son travers. Ainsi, elle rend les femmes terrorisées à l'idée d'être abandonnées. Toutes celles que Kate Fillion a rencontrées ont leurs histoires d'horreur à ce sujet. Et curieusement, les abandons d'amitié ont parfois été vécus plus douloureusement que les cassures avec les chums. « Les amitiés se terminent souvent pour des banalités, explique l'auteur. On s'éloigne, on cesse de téléphoner. Il n'y a pas d'engueulades, comme avec un conjoint, ni d'explications. » Les femmes n'osent pas réagir, elles ne

disent pas toujours le fonds de leur pensée avec leurs amies. « Contrairement aux idées reçues, les femmes ne disent pas tout à leurs meilleures amies, même si elles font semblant d'y croire. » Elles mentent autant que les gars : « Oh ! comme le noir te va bien ! », « Tu as l'air en super-forme !... » Mais différemment. Plus par compassion, disons.

Au travail, les femmes se servent autant de leurs charmes qu'elles en subissent les contre-coups. Hélas, le harcèlement sexuel existe bel et bien, dit Fillion. « Et je ne minimise pas le phénomène. Mais les femmes doivent reconnaître que leur sexualité est aussi un atout. Le sexe

est l'une des armes les plus puissantes de leur arsenal. »

La violence

Dans l'un des chapitres du livre, Fillion aborde le cas du viol d'un homme par une femme. Qui ne le perçoit pas comme tel : « Les hommes en ont toujours envie, n'est-ce pas ? » Et par le fait même, l'auteur ouvre le débat sur l'épineuse question de la violence. Mais si le taux de criminalité des femmes augmente — « Ce qui prouve qu'elles ont plus de liberté », me dit Kate Fillion —, les statistiques sont tout de même accablantes pour les hommes. Pourquoi ? La journaliste ne s'étend guère là-dessus — et c'est peut-être la faiblesse de son essai —, se contentant d'y voir des explications d'ordre sociales. « Certes, dit-elle, l'homme est plus fort physiquement. Les femmes ont donc, de tout temps, utilisé leur habilité avec le langage pour compenser ce manque de force. Mais ce n'est pas déterminant. »

Les femmes ne forment donc pas un bloc homogène. Et c'est leur libération qui leur a permis d'être autres choses qu'un groupe social. « Avant 1960, écrit Fillion, les femmes formaient réellement, au-delà de leurs différences, une classe sociale : elles avaient la même position désavantageuse. Elles se voyaient avec suspicion et hostilité, car elles se battaient pour la même chose, un homme, seule voie vers la sécurité et la position sociale. »

Les femmes sont donc devenues des individus, avec des motivations complexes, souvent contradictoires. « Et la vraie voie de l'égalité, conclut Kate Fillion, est d'accepter, une fois pour toutes, que nous ne sommes pas des saintes. »

LIP SERVICE / THE TRUTH ABOUT WOMEN'S DARKER SIDE IN LOVE, SEX AND FRIENDSHIP, Kate Fillion, HarperCollins Publishers, New York, 1996, 322 p.

Le murmure des murs

STÉPHANE POTVIN

collaboration spéciale

Les gratteux de guitare acoustique dont sont friands les Québécois n'ont jamais parlé, ne parleront jamais à la totalité des jeunes. Or, il existe une jungle à laquelle notre jeunesse s'identifie tout autant.

Cette jungle, c'est l'underground.

Professeur d'anthropologie au collège Édouard-Montpetit, Denyse Bilodeau explore une des facettes importantes de cette réalité dans le *Les Murs de la ville*, consacré aux graffitis de Montréal. Il faut souligner l'originalité de la démarche. Car trop souvent au Québec, nos intellectuels font preuve d'une incompréhension et d'un désintéressement envers ces mondes souterrains : on a pu le constater lors de

l'émeute du printemps dernier, au parlement de Québec, alors que l'on a tenté par tous les moyens de caser les émeutiers sous des étiquettes politiques auxquelles ils étaient totalement étrangers...

Bref, la sincérité de Denyse Bilodeau consolide sa démarche. Le monde mystérieux du graffiti la fascine. Elle cherche à l'apprivoiser. Mais c'est aussi ce qui fait la faiblesse de l'essai. L'auteur n'est pas suffisamment familiarisée avec cette faune. Aussi, son analyse se limite trop souvent à des généralités.

Il est bien entendu pertinent de comprendre que le graffiti renvoie à une pluralité d'approches et de discours.

Comme elle le démontre, certains graffitis sont anarchiques et prévisibles (Si le droit de vote pouvait changer le système, il serait illégal); d'autres tendent vers la paranoïa (*La GRC vous enregistre*); certains

font sourire (*To do is to be ROUS-SEAU To be is to do SARTRE dobedobedobedo SINATRA*); d'autres se veulent philosophiques (*La réalisation de la réalité est le résultat de notre dissociation à son égard*); ou provocateurs (*La drogue me sauve la vie*); ou poétiques (*Un silence comme un cri à l'envers*); parfois même, franchement nihilistes (*Belle journée pour... un désastre nucléaire*).

Mais cela ne répond pas aux questions essentielles : pourquoi le graffiti ? Quels rapports entretient-il avec notre société ? Quelle est sa relation avec l'histoire ?

Il eut été intéressant aussi d'apprendre ce que l'anthropologie peut apporter à notre compréhension du phénomène. D'autant plus que Denyse Bilodeau fut dirigée lors de sa thèse de doctorat par Bernard Arcand. On se souviendra que celui-ci nous avait captivé avec *Le Jaguar et le tamarin*, cette étude gigantesque sur le phénomène de la pornographie.

Les Murs de la ville mérite donc notre attention. Sa force réside dans l'originalité du sujet ainsi que dans l'absence de préjugés de l'auteur. Certes, le livre ne résout pas l'énigme du graffiti, mais le point de vue de Bilodeau se démarque du discours ambiant, lequel oscille entre l'indifférence et la malhonnêteté intellectuelle. En effet, le graffiti représente une cible idéale pour quiconque cherche une réponse simpliste au grave problème de la violence.

Cela ne signifie pas qu'il faut être dupe. Des slogans comme *Fuck the Jews* doivent être condamnés. Avec virulence. Seulement, le graffiti ne se résume pas à ces insanités. Phénomène en marge, il délimite une frontière. Celle de la culture.

LES MURS DE LA VILLE : LES GRAFFITIS DE MONTRÉAL, Denyse Bilodeau, Éditions Liber, Montréal, 1996, 202 pages.



Comme un adolescent à Munich!

MICHEL MAROIS

Décidément, ce Richard Garneau-là est de plus en plus écrivain et il prend un malin plaisir à démolir par la plume l'image très sérieuse qu'une longue carrière d'animateur radio-canadien lui a laissée sur le dos...

Après le succès mérité de sa savoureuse autobiographie, *À toi Richard*, en 1992, le populaire animateur de sport en « semi-prétraite » revient à la charge avec *À toi Richard... prise deux*, un Québécois en Bavière.

À mi-chemin entre ses deux ouvrages de fiction — *Vie, rage... dangereux* (1993), *Train de nuit pour la gloire* (1995) — et le premier volet de son autobiographie, cette *Prise deux* se présente dans une forme très libre qui en étonnera plus d'un encore une fois.

Infiniment plus personnel, le récit de ce Québécois en Bavière prend parfois des allures de roman d'espionnage, de chasse aux fantômes, d'incursion dans l'univers de l'opéra wagnérien à Bayreuth. C'est qu'après les mémoires de sa carrière, Garneau présente maintenant ses aventures de retraité en vacances et il le fait avec une naïveté toute adolescente qui dévoile une autre facette de sa personnalité que peu de gens

soupçonnaient. Marié à une Allemande d'origine russe, l'animateur passe depuis plusieurs années ses vacances estivales à Munich, en Bavière. Il habite avec Valentina, leurs deux filles et sa belle-mère Kyra un appartement de la rue Kurfürsten, entouré de voisins hauts en couleur qu'il nous présente au gré de son récit.

Condensant en quelques jours les événements de plusieurs années, l'auteur nous entraîne dans une série d'anecdotes dont on ne sait jamais si elles sont toutes bien réelles.

Tout au long du livre, Garneau garde ainsi son lecteur entre deux chaises : l'autobiographie dérapant sur un Hitler de pacotille ou sur un fantôme, le « roman » bloquant sur l'apparition d'un personnage dont on sait qu'il existe vraiment.

La recette était déjà un peu celle de ses véritables romans, tous deux directement inspirés de personnalités bien connues du monde des sports ou des médias. Cette fois, si vous voulez mon avis, l'ami Garneau semble l'avoir employée pour cacher, qu'au fond, tous les événements d'*Un Québécois en Bavière* sont bien vrais...

Surtout attachant pour ce qu'il dévoile de la personnalité de son auteur, le livre vient donc compléter le premier *À toi Richard*, dont il constitue d'ailleurs une annexe qu'une suite.

À TOI RICHARD, PRISE DEUX / UN QUÉBÉCOIS EN BAVIÈRE, Richard Garneau, Stanké, Montréal.



ROMAN

De l'incapacité d'aimer

DANIELLE BONNEAU

Sebastian Locke semblait enfin heureux. Beau et doté d'un pouvoir de séduction incroyable, le riche philanthrope planifiait de se remarier dans quelques mois et nourrissait de nombreux projets. Alors pourquoi s'est-il suicidé ?

Cette question, posée dès la première page du livre *Passions dangereuses*, constitue le fil conducteur du roman. Et jusqu'à la fin, le mystère demeure entier.

Diverses raisons pourraient expliquer sa mort : un malaise cardiaque, une attaque cérébrale ou encore un meurtre. C'est du moins ce que croit Vivianne Trent, une jeune écrivaine de 36 ans qui est demeurée en bons termes avec le milliardaire après leur divorce, il y a huit ans, et a diné avec lui quelques jours avant son décès.

L'ayant trouvé en pleine forme et d'excellente humeur, elle a du mal à croire qu'il se soit donné la mort. Aussi, après la divulgation des résultats du rapport d'autopsie, qui confirme la thèse du suicide, se lance-t-elle à la recherche de la vérité. Elle met à contribution ses talents de journaliste pour fouiller plus loin et découvrir ce qui s'est réellement passé.

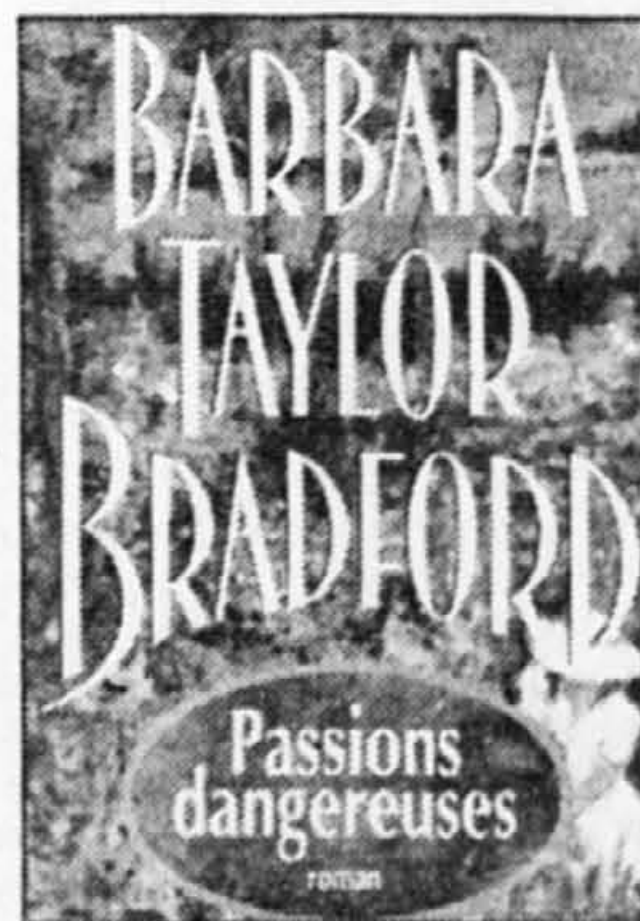
Sinon, elle sait pertinemment qu'elle ne parviendra pas à tourner la page.

Barbara Taylor Bradford emprunte la personnalité de divers personnages pour nous faire découvrir les différentes facettes du milliardaire, un être tourmenté qui a durement souffert du manque d'amour durant son enfance. Elle analyse donc habilement la situation à travers les yeux de Vivianne Trent, mais présente aussi le point de vue des deux enfants de Sebastian Locke, Jack et Luciana, qui ont chacun une perception fort différente de leur père et pâtissent à leur façon de son incapacité d'aimer. Surtout, l'auteure américaine met également en scène une inconnue, Audrey, qui détient la clé de la terrible vérité.

La femme de 73 ans se décide enfin à divulguer son horrible secret à Vivianne après avoir appris à la connaître. Elle en prend le risque parce qu'elle a confiance en la jeune femme, en sa loyauté et son sens de l'honneur.

La vieille dame sait surtout que sa bouleversante révélation apportera la paix à sa nouvelle amie, sans créer plus de torts à sa propre famille, qu'elle désire par-dessus tout protéger. Elle vise juste sur tous les plans. Et nous laisse horrifiés devant la cruauté du destin.

PASSIONS DANGEREUSES, Barbara Taylor Bradford, traduit de l'anglais par Michel Ganstel, Albin Michel, Paris, 1996, 316 pages.



Arts et spectacles



Dans *Strip Search* de l'Américain Rod Hewitt, entièrement tourné à Montréal, Caroline Néron (à gauche) incarne l'héroïne. Lucie Laurier (au centre) est sa belle-fille. Et Michael Pare est un policier chargé de la retrouver par la belle-mère.

Un ticket pour Los Angeles!

Sur le tournage de nuit de *Strip Search*, à Montréal, Caroline Néron et Lucie Laurier rêvent à Hollywood

HUGUETTE ROBERGE

L'an dernier, dans *J'aime, j'aime pas* de Sylvie Groulx, Lucie Laurier jouait le rôle central de Winnie, et Caroline Néron était Téquila, sa meilleure amie. Ces deux jeunes et belles actrices montréalaises — et copines dans la vie — se trouvaient de nouveau réunies cette semaine sur un plateau, celui de *Strip Search* de l'Américain Rod Hewitt, un film d'action entièrement tourné à Montréal avec une majorité de techniciens et d'acteurs d'ici. Mais pour elles, le Québec est soudain devenu trop petit.

Dans ce film de trois millions (US), tiré d'un scénario de Tom Parkinson et qui sortira le printemps prochain, Caroline Néron (la blonde de Serge Postigo, évincée par Marina Orsini dans *Urgence*) incarne l'héroïne principale. Un personnage fort, sinon sympathique, Sela, belle-mère de 28 ans, qui terrorisera Billy, sa belle-fille de 17 ans (Lucie Laurier), au point que celle-ci, après la mort suspecte de son riche papa, tentera de lui échapper en disparaissant pour exercer le dur métier de danseuse nue. Jusqu'à ce qu'un flic de la moralité (l'acteur américain Michael Pare), soudoyé par Sela, la retrouve enfin...

Premier des trois films que Shostak-Rosner Productions Inc. tournera à Montréal d'ici la fin de 1996, *Strip Search* est tourné dans une trentaine de sites (Vieux-Port, Université de Montréal, Château Dufresne, Chalet du Mont-Royal, Temple maçonnique...). Outre Caroline et Lucie, font partie de la distribution environ trente comédiens montréalais, dont Jean-Guy Bouchard, Carl Alacchi, Gregoriane Minot-Payer, Vittorio Rossi, Heidi Von Palleske, Tony Calabretta, Gregory Hlady, Norris Domingue, Michel Perron, Roc Lafortune, Sylvie Liberge.

Mardi soir. Dans le grand escalier du hall de l'Université de Montréal converti pour l'occasion en gare centrale, la pauvre Lucie doit bientôt mourir de deux balles en plein cœur, téléguidées par son infâme belle-

mère. Elle ressuscitera le lendemain, pour tourner une scène antérieure. Comme d'habitude au cinéma, on tourne dans le désordre, et le dosage des émotions n'est pas facile pour les interprètes. Mais Lucie ne s'en fait pas trop. Comment jouera-t-elle sa « mort » ? « Je n'en ai aucune idée, avoue-t-elle. C'est la première fois que je meurs devant la caméra. Je vais faire ce que Rod (Hewitt) va me dire de faire... »

Son premier «premier rôle»

Caroline n'a pas de scène ce jour-là, mais elle est venue sur le plateau nous parler de Sela, son personnage peu attachant, à vue de synopsis. « Peut-être pas très sympa, ni très équilibré, mais très intéressant, proteste-t-elle, du fait de sa complexité. Sela est intelligente, colorée, perverse, manipulatrice. C'est un rôle important : mon premier « premier rôle » ! Et puis, je dois lui apporter la maturité d'une femme de 28 ans, alors que j'en ai seulement 23, à peine deux de plus que Lucie dans la vie ! »

La langue ne faisant obstacle ni pour l'une, ni pour l'autre, Lucie Laurier a décroché son rôle dans *Strip Search* par son agent, basé à Los Angeles, et Caroline Néron a obtenu le sien à Montréal, au terme d'auditions qui ont attiré une trentaine de candidates. Et chacune est contente de son lot, et du tournage.

« Il est assez court (21 jours), précise Ca-

roline. Nous tournons beaucoup de nuit, ce qui nous impose des horaires débalancés (on dine à trois heures du matin !), et les nuits sont froides (on gèle en tournant en extérieur des scènes de raccord dans des vêtements légers). Mais tout se déroule bien. L'équipe est formidable, l'ambiance aussi. Rod (le réalisateur) sait ce qu'il veut, mais il laisse ses acteurs le trouver en eux. Ce film, pour moi, c'est un tremplin. Pour progresser, il faut tourner beaucoup. Et pour tourner beaucoup, il faut être connue des producteurs et des cinéastes américains. Moi aussi, je vais bientôt avoir un agent à Los Angeles ! »

Lucie à L.A. avec son fils

Lucie Laurier confirme. Même qu'elle entend s'installer pour de bon, dès janvier prochain, avec son fils de trois ans et demi, Timothée, dans la Ville des anges, cette terre promise des vedettes en puissance. « J'ai, dit-elle, de très bons contacts à Los Angeles, où la demande est forte pour des actrices de "type européen", comme moi paraît-il. J'y retourne d'ailleurs bientôt, pour passer deux nouvelles auditions. Rien n'est jamais gagné d'avance. Il faut travailler fort, mais là-bas, à cause du nombre d'auditions, les opportunités sont meilleures. Et puis, j'ai besoin de changer d'air ! »

D'ici un an, on la verra dans *Jackals* de Christian Duguay, dans la télésérie *Ces enfants d'ailleurs*, et dans *Strip Search*, en « danseuse nue jamais filmée nue » : « J'ai pas de problème à tourner nue, mais dans un film qui se déroule en bonne partie dans des clubs de filles nues et où il y a déjà plein de figurantes à poil, on n'avait pas besoin de me montrer, moi... »

Un film « chaud » *Strip Search* ? « Pas vraiment, répond Lucie. Mais pas un film pour Timothée non plus ! »

Cuba Si !

JOCELYNE LEPAGE

Pas de danger, rassurez-vous. Ce n'est pas parce que vous aurez vu 201 affiches cubaines que vous serez interdits de séjour aux États-Unis !

De toutes façons, l'époque des belles affiches de propagande — 1959-1983 — est finie au pays de Castro. Et elles ne reviendront pas de sitôt. Ça va tellement mal pour les Cubains ces temps-ci qu'ils n'ont même plus de papier, ni d'encre, pour afficher leur révolution... pourtant si belle sur papier, comme on peut le voir au Centre de design de l'UQAM.

Ce qui frappe d'abord dans cette exposition, c'est que contrairement à la Chine ou à l'URSS où l'affiche servait aussi à la propagande politique, mais selon un modèle unique plutôt pompier, l'art graphique cubain est tout à fait éclaté, hypercoloré, psychédélique, souvent artistiquement d'avant-garde, et ouvert à l'influence des courants internationaux. Pensons seulement à cette image très « warholienne » de Che Guevara qui se retrouvait chez les hippies et les étudiants occidentaux dans les années soixante et soixante-dix et qui a fait le tour du monde. Ou prenons comme exemple l'art en noir et blanc d'Azucy (un des artistes de l'exposition) aussi percutant que les photographies d'artistes américains d'avant-garde.

Les artistes cubains de l'affiche ne sont pas des graphistes anonymes, mais des gens qui signent des oeuvres originales et personnelles. En plus du volet historique, l'exposition présente les oeuvres de sept grands graphistes (Azucy, Bachs, Beltran, Martinez, Niko, Reboiro, Rostgaard auxquels on a ajouté un groupe de jeunes, le groupe Next Generation), chacun s'exprimant dans un style différent. Sur les sept artistes présentés, il n'en reste plus que deux à Cuba. Les autres vivent maintenant au Mexique, en Espagne ou ailleurs.

Ce qui étonne ensuite, c'est la proportion très grande d'affiches consacrées à des films. Et pas seulement des films cubains, mais aussi des films américains, européens et japonais. Des choses comme *Freud*, de John Huston, ou encore *Baisos robados* (*Baisers volés*) de François Truffaut ou *Hara-Kiri* de Kobayashi.

« Castro avait décidé que le cinéma serait le véhicule culturel majeur, les gens étant très illettrés à l'époque », explique Raymond Vézina, qui a organisé l'exposition. « Castro avait également choisi l'affiche comme véhicule idéal pour toutes les bonnes causes », poursuit-il.

Par ailleurs, si les graphistes n'avaient pas le droit d'être pessimistes, ni de critiquer le système politique, aucun style ne leur était imposé. Ils ont ainsi échappé au style très lourd du réalisme matérialiste des Soviétiques et des Chinois, vous savez le genre d'images montrant des prolétaires regardant vers l'avenir, les yeux clairs et les joues roses.

« Castro disait : à l'extérieur de la Révolution, RIEN. À l'intérieur de la Révolution : TOUT », dit Raymond Vézina selon qui c'est la révolution qui a fait éclater l'affiche à Cuba à la fin des années cinquante, un éclatement euphorique qui s'est malheureusement éteint avec le temps.

AFFICHES DE CUBA 1959-1996, au Centre de design de l'UQAM, 1440 rue Sanguinet. Jusqu'au 27 octobre.



Rostgaard 1978



Bachs 1986

Livres

La main d'un « guetteur de poésie »

RÉGINALD MARTEL

Le journaliste devenu éditeur n'a pas oublié le dur apprentissage de son premier métier : « Pour mon premier reportage, je suis affecté à un dîner du Club Richelieu au milieu des hommes d'affaires et des politiciens, des jeunes avocats et des marguilliers de la mondanité, toujours prêts à soutenir les bonnes causes. (...) Merci d'avance pour ton article ! me lance après le repas le maître de cérémonie, M. Jean Pelletier, ex-journaliste de la télévision, tout en me fourrant un beau billet de dix dollars plié en quatre dans la main. »

« Je quitte le Château Frontenac rouge de colère. »

On a peine à croire que le futur maire de Québec, aujourd'hui chef de cabinet de M. Jean Chrétien, ait pu avoir un geste aussi méprisant envers la presse. Et pourtant... Ceux qui connaissent M. Jean Royer savent que les souvenirs racontés dans *La Main ouverte* ne trahissent pas la vérité. Parfois, bien sûr, l'auteur se donne le beau rôle, ce qui n'empêche pas qu'il l'ait tenu vraiment. Un rôle d'animateur

culturel engagé, presque enragé, capable de créer à partir de presque rien des lieux où ont fleuri la poésie et le théâtre, à une époque où l'offre précédait de beaucoup la demande.

La Main cachée nous a révélé il y a quelques années un peu de la vie secrète du poète et journaliste, avec la pudeur qui sied à une telle entreprise. Un beau récit, très dense, dans lequel on voit se dessiner chez le jeune Royer les contours d'une affectivité, les choix de valeurs qui seront pour toujours déterminants. *La Main ouverte* est d'une autre venue, plus anecdotique certainement et, pour tout dire, moins définitive. La vie publique est ainsi, qui vous lance dans mille aventures dont vous ne trouverez jamais le sens profond, tant l'action s'y exerce au détriment de la réflexion.

Ainsi la lecture de ces pages en dit-elle beaucoup plus long sur une certaine histoire de la vie culturelle au Québec depuis un quart de siècle que sur le thème promis, l'apprentissage culturel du journaliste

et éditeur. En voilà cependant bien assez pour vouloir partager avec M. Royer un itinéraire qui rejoint d'une certaine manière celui de nombreuses personnes, acteurs ou témoins de la vie culturelle québécoise dont il n'est plus possible de nier l'importance et la qualité.

Les journalistes voient beaucoup de gens, ils voient beaucoup de choses. M. Jean Royer privilégie évidemment les artistes et écrivains avec qui il s'est senti, un jour ou l'autre, des affinités. Ceux-là ne forment pas une famille, encore moins un clan. On trouve ainsi parmi eux aussi bien Roger Lemelin que Félix Leclerc, dont les trajectoires intellectuelles et littéraires ont été pour le moins différentes. Qu'une amitié fût née ou non de



Jean Royer

ses contacts avec les créateurs, l'auteur a su respecter la démarche singulière de chacun et lui reconnaître sa juste place dans notre histoire culturelle.

Lire la culture du Québec et la diffuser, telle fut et telle est toujours l'occupation professionnelle de M. Jean Royer. L'autre Royer, c'est le poète. « Le guetteur de poésie », dit-il. Il la guette d'abord en lui-même ; ensuite, chez les autres. Peu d'intellectuels québécois ont été aussi attentifs aux mouvements et mouvances de la poésie québécoise. N'ayant pas la prétention de définir un art poétique national, ce qui serait de toute manière ridicule, il prenait plutôt la peine de recevoir, et d'agréer parfois, toute poésie conçue comme une avancée de cet art, aussi bien sur le plan formel que sur celui des contenus.

Il aura vite compris que le nationalisme réinventé des années soixante, qui a poussé la génération des poètes de l'Hexagone à « nommer le pays » québécois, entreprenait nécessairement, n'était pas le fin mot de toute chose. On ne peut pas confi-

ner la poésie à un espace particulier, fût-il un pays, et lui demander de chanter ses seules beautés, réelles ou virtuelles. Au Devoir et partout, M. Royer a soutenu l'absolue liberté des poètes, non sans exercer pour autant son métier de critique.

Pour qui a été parfois au cœur de débats extrêmement rudes, situation normale pour quiconque a dirigé les pages littéraires et artistiques du *Devoir*, écrire un recueil de souvenirs peut être l'occasion d'une tentation de régler quelques comptes. M. Royer y a plutôt bien résisté, à quelques exceptions près. L'ensemble de ses récits, qui nous promènent dans la vie culturelle du Québec sans négliger de rendre compte des expériences vécues dans d'autres pays, est donc le fait d'un regard plus serein que revanchard. Ce n'est pas son moindre mérite.

LA MAIN OUVERTE, Jean Royer. Collection Itinéraires, Éditions de l'Hexagone, Montréal, 1996, 270 pages.

Les uns et les autres

Au sommet

Quatre ans après *Ma saison préférée*, Daniel Auteuil retrouve André Téchiné et Catherine Deneuve dans *Les Voleurs*, faux polar mais vraie tragédie. En flic brisé, il est prodigieux, encore une fois, et il termine *Lucie Aubrac*, une histoire d'amour et de résistance.

Depuis le triomphe du *Huitième Jour*, selon le magazine *Biba* qui l'a interviewé, il menace Depardieu. Ugolin rattrape Jean de Florette.

— Avez-vous fait ce métier en réaction contre votre famille ?

— Êtes-vous lacanien (il rit) ? Mon père faisait du théâtre lyrique. J'ai grandi là-dedans. Au rythme des tournées, j'ai vu défiler Michel Simon, François Perrier ou Francis Blanche. Et puis, nous habitons à Avignon et le théâtre, ça voulait dire quelque chose. Mes parents ne souhaitaient pas que j'en fasse un métier. Mais ça a été l'étincelle. J'ai arrêté l'école très tôt, je travaillais chez un géomètre, je n'étais pas fait pour ça. Et je me suis lancé. Pas pour devenir une vedette mais parce que j'avais tellement envie de jouer que je ne pouvais pas concevoir de ne pas le faire.



Daniel Auteuil

— Pensiez-vous déjà à la gloire ?

— D'abord, je me suis contenté de ce que la vie me donnait sur l'instant et j'en profitais pleinement : un mot dans une pièce, puis une phrase, puis un rôle tout entier. Plus tard, on m'a collé une étiquette et j'ai eu envie d'autre chose. J'ai renoué avec mon idéal de jeunesse. Après une dizaine d'années passées dans la comédie, je me découvrais d'autres exigences.

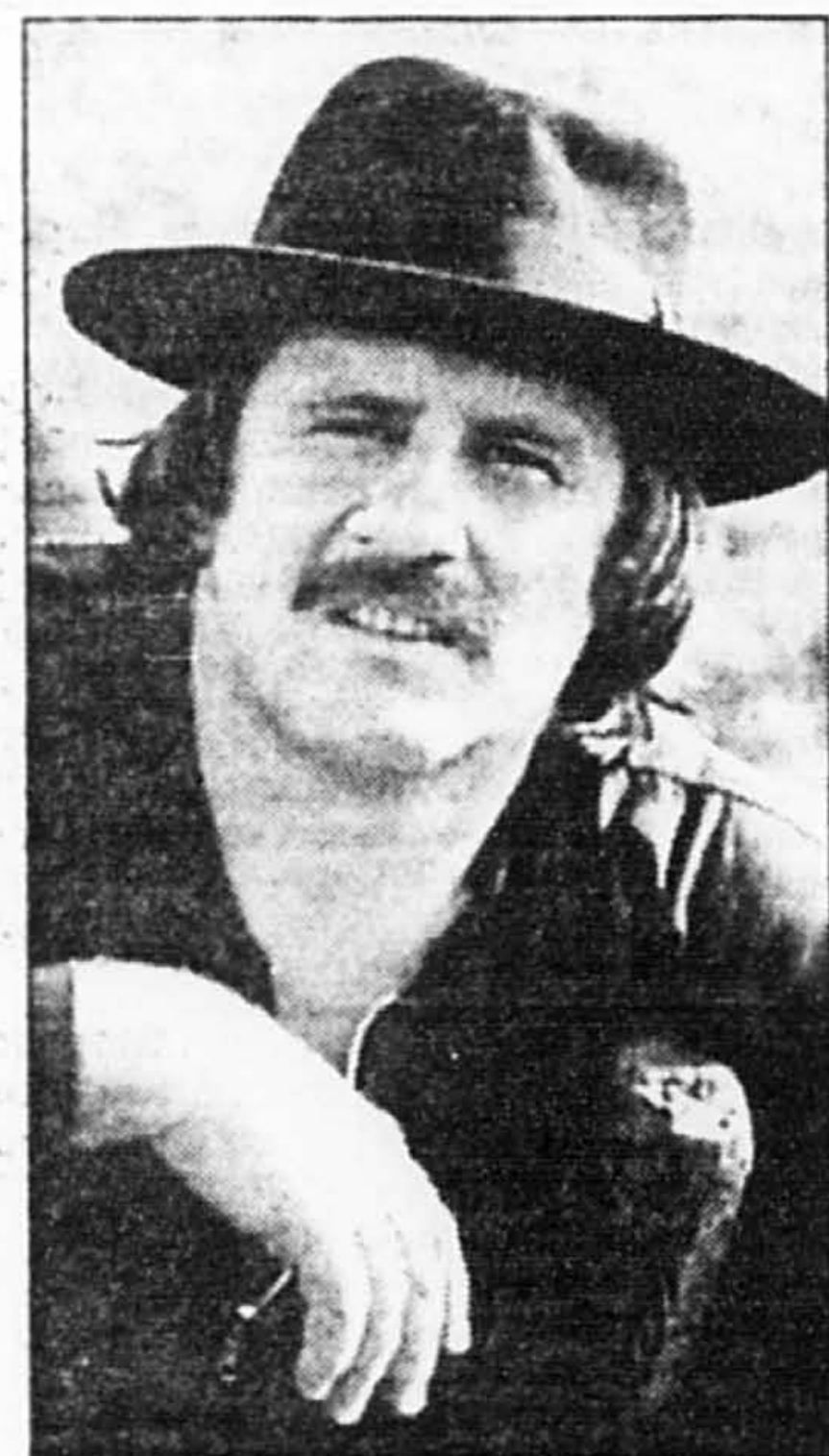
— Avez-vous souffert de cette étiquette ?

— Oui. Je ne souffrais pas d'être cantonné dans des comédies — je ne serais pas ce que je suis si je ne les avais pas faites — mais je souffrais de ne pas avoir accès à autre chose...

— Vous êtes également devenu, à votre façon, une sorte d'« homme fatal » aux yeux du public féminin.

— Non, je le saurais... Je me souviens d'un été, j'étais seul en vacances, j'avais acheté un journal féminin. Il y avait un sondage : « Avec qui souhaiteriez-vous passer vos vacances ? » J'arrivais en deuxième position derrière Alain Delon. J'avais calculé que je ne sais pas combien de millions de femmes voulaient passer l'été avec moi et j'étais seul comme un chien.

ZOOM



Gérard Depardieu

« Je suis né dans le Berry, non loin de l'Anjou. L'Anjou, c'est le ciel et la nuance, le ciel et les couleurs, un ciel très changeant qui bouge tout le temps. J'aime la mentalité angevine, ce sont des gens polis, pas comme moi. Je ne suis pas très aristocratique, moi, je suis noble. En Anjou, il y a la beauté des regards, la beauté du langage ; c'est la région de France où l'on parle le mieux, c'est merveilleux. Et c'est une région de patience. Le château de Tigné, je l'avais repéré en 1970, en me promenant dans la région avec Jean Carmet. Je l'ai acheté il y a quelques années et maintenant la terre d'Anjou est dans mon verre. »

Marie France

LES MOTS

Avoir perdu ses gants

■ Avoir perdu sa virginité (milieu du XVII^e siècle). Le don des gants représente métaphoriquement celui du pucelage. Le *Robert* souligne que les valeurs symboliques du gant (qu'on donne ou qu'on enfle) comme image du sexe féminin ont probablement été déterminantes. Ces références se retrouvent au XVIII^e siècle dans l'expression voisine *avoir eu les gants* d'une femme (ses dernières faveurs) et dans certains emplois du verbe *enganter* (gagner, séduire), au XIX^e siècle, notamment chez Balzac.

Apprendre le judo sur l'oreiller

■ Faire l'amour.
« C'était plus fort qu'eux. Tous les poulets, au passage, lui balançaient un coup de sautoir. Elle le méritait. Quelle ligne ! Devait pas s'ennuyer, le gars qui lui apprenait le judo sur l'oreiller ! »

Auguste Le Breton
Razzia sur la chnouf

POP-CORN

Les reconnaissez-vous ?

Enquêter



Roger Moore



Frank Sinatra



John Travolta



Madonna



Brad Pitt

Girerd a mis sa plume au service des itinérants

EN VADROUILLE



Francine Grimaldi

collaboration spéciale

La dernière fois que j'ai vu Girerd, il faisait ses adieux à *La Presse*. Après 20 ans de caricatures au quotidien, notre grand caricaturiste prenait sa retraite au printemps. Pour peindre, disait-il... Savez-vous où je l'ai retrouvé ? Vous ne me croirez pas. Je vous le donne en mille : avec les itinérants, les sans-abri ! Cette belle gang d'hurluberlus qui, depuis deux ans, produit le journal *L'itinéraire* ! De façon chaotique, et parfois hystérique, comme le dit si bien Serge Lareault, le rédacteur en chef. Mais le journal existe et il est fait et vendu dans la rue à 1 \$ par des exclus, des itinérants, comme *La Quête de Québec*, je crois, le seul autre journal de rue francophone membre de l'Association nord-américaine des journaux de rue.

Girerd a décidé de mettre, bénévolement, la main à la pâte (à papier, évidemment) pour soutenir leur publication et cela m'a fait bien plaisir de retrouver Girerd avec son chien fidèle sur la page couverture en couleurs de *L'itinéraire*, qui porte principalement sur les jeunes de la rue ce mois-ci. Très instructif. Allez voir en page 5 pour la caricature du mois. Girerd n'a pas perdu la main. Ni ses dents.

Un Lavoie fantaisiste

■ Attention les enfants, *Le Bébé dragon* de Daniel Lavoie verra le jour le 7 octobre !

Il y a des dragons, des dinosaures, des astronautes, des peurs et des rêves d'enfants dans le nouvel album du beau ténébreux. « Pas de chansons à message, dit-il. Des chansons fantaisistes et légères, du rock, du blues, une ou deux berceuses et un boogie que mon fils m'a poussé à ajouter ! C'est pas triste. Je travaille sur différentes productions en ce moment, c'est intéressant de pouvoir diversifier. Je compose la musique du film *Whiskers*, une comédie pour enfants des productions *La Fête*. C'est très fantaisiste, avec une petite touche orientale. Pour le mythe du chat dans l'Égypte ancienne, j'ai fait une musique arabisante. Ça me plaît. En plus, je produis le nouvel album de Louise Forestier ! Elle écrit de bien belles chansons... »

Le dimanche 6 octobre, le beau Daniel Lavoie se joindra à la comédienne Macha Grenon pour don-

ner le coup d'envoi à *La Marche vers la guérison*, parrainée par *Pharmaprix* au profit de la Fondation du diabète juvénile. Cette première marche devrait réunir au moins 3000 marcheurs dans l'île Sainte-Hélène. On espère amasser 100 000 \$ pour la Fondation.

Le Corse paye tribut à LeBigot

■ Le merveilleux chanteur corse Petru Guelfucci a quitté son île de beauté pour quelques jours. Il doit arriver aujourd'hui à Montréal avec son nouvel album *Memoria*, un disque aussi puissant et aussi envoûtant que *Corsica* ! Sa première visite, demain, sera pour celui qui l'a en quelque sorte lancé ici, en diffusant largement son premier disque (*Corsica*), Joël LeBigot à CBF *Bonjour*.

L'INIS, c'est du sérieux !

■ L'auteur dramatique René-Daniel Dubois plonge dans l'enseignement ! Il commence demain à donner un cours d'écriture dramatique à l'INIS (Institut national de l'image et du son) dirigé par Louise Spickler (*Les Enfants de la télévision*) et Michel Langlois (*Cap Tourmente*). René-Daniel se joint à une grosse équipe de professionnels, tant du milieu cinématographique que télévisuel, qui participent au programme de formation professionnelle complète, axé sur la créativité et la pratique des métiers de scénariste, de réalisateur et de

producteur. Et la formation professionnelle à l'INIS ne se fait pas en criant ciseaux ! Elle comprend trois cycles, répartis sur deux ans et demi et ce sont toujours des professionnels actifs qui donnent les cours. Par exemple : Michel Gélinas pour l'atelier de tournage vidéo, Mireille Goulet pour le tournage film, Marcel Beaulieu pour la scénarisation, Denis Boisvert pour le montage, Roger Frappier pour les étapes et les métiers de la production, Janette Bertrand pour l'atelier de production d'un téléroman ! C'est du sérieux. Ce ne sont pas des cours pour dilettantes et c'est pourquoi tout le milieu s'implique volontiers pour appuyer l'INIS et développer de nouveaux talents, car les candidats sont triés sur le volet. Les intéressés ont encore jusqu'au 28 octobre pour s'inscrire aux prochains cours de l'INIS. Pour information : (514) 525-INIS.

Aussi connu que Bethune

■ Connaissez-vous le jeune humoriste torontois Mark Rowswell, alias *Dashan* ? C'est un grand blond au large sourire qui a fait quatre années d'études chinoises à l'Université de Toronto avant d'aller poursuivre ses études à Pékin. Il est devenu le Canadien le plus connu en Chine... avec *Bethune* ! Et *Dashan* connaît toutes les subtilités de la langue. Ses monologues font crouler de rire toute la Chine. Il est devenu vedette de la télévision chinoise nationale, regardée

conseillait de penser aux calories qu'elle engouffrait ainsi, l'actrice de 200 livres rétorqua : « Peu importe les calories. Je n'ai pas d'homme dans ma vie et je n'ai plus besoin d'être mince ! »

Le client a toujours...

■ Melanie Griffith et Antonio Banderas se sont retrouvés gisant sur le plancher du club Planet Hollywood de San Francisco. Don Johnson, qui se trouvait sur les lieux, ayant aperçu son ex-femme et le mari de celle-ci sur le métrage vidéo consacré aux célébrités rendant visite aux autres restaurants de la chaîne, qui est diffusé sans arrêt à l'intention des clients, il insista auprès de la direction pour que le couple en soit éliminé. Johnson étant un client régulier, la salle de montage effectua un petit tour d'escamotage et le couple disparut du vidéo.

Coup de pouce

■ Sophia Loren ne recule devant rien pour donner à son fils Eduardo une occasion de diriger un film. Le couturier Giorgio Armani aurait déboursé les 60 000 dollars nécessaires pour mettre en scène une pièce d'Eduardo, lors d'un récent festival artistique. En fait, on chuchote que c'est Sophia qui a en réalité payé la note, mais qu'elle ne voulait pas que son fils le sache.

Prudence

■ Diana Ross a une peur malade de se faire agresser. A tel point qu'elle vient de commander une Mercedes à l'épreuve des balles avec détecteur de bombe intégré. De plus, la voiture pourra poursuivre son chemin à toute allure même si ses pneus sont crevés...

Poursuivez toujours...

■ Kevin Costner risque fort de se voir l'objet d'une poursuite en paternité. Une résidente d'Aspen affirme qu'elle est devenue



Kevin Costner

enceinte à la suite d'une brève liaison avec l'acteur, qui se fait actuellement bâtir une villa dans cette ville du Colorado. Kevin ne s'inquiète toutefois pas outre mesure, et pour cause : il a subi une vasectomie irréversible il y a plusieurs années à la demande expresse de sa femme — dont il est aujourd'hui séparé — qui avait fait valoir que le couple avait déjà trois enfants et qu'elle n'en voulait pas plus.

SOURCES : AP, Examiner, Star, Globe

FLASH

La phobie d'Aaron

Aaron Spelling n'hésite jamais à faire tout ce qu'exige son métier de producteur, à l'exception d'un petit détail : il refuse de voyager en avion. Dans son autobiographie, *A Prime-Time Life*, Spelling révèle qu'alors qu'il était dans l'armée, il reçut l'ordre de se rendre à une base aérienne située dans l'Ohio ; mais, ayant contracté une vilaine grippe, son médecin refusa au dernier moment de le laisser monter à bord de l'avion. Quelques instants après le décollage, l'appareil s'écrasait, causant la mort de tous ses occupants. Ses parents apprirent par le télégramme traditionnel que leur fils était mort, et lorsqu'il retourna chez lui quelques jours plus tard et qu'il se présenta devant eux, sa mère s'évanouit. « Revenue à elle, ma mère me fit promettre de ne jamais plus monter à bord d'un avion, et j'ai tenu ma promesse, conclut Spelling. S'il me faut me déplacer, je le fais en bateau, en train ou en voiture. »

Affamé, Brando signe

■ Chez le glacier favori de Marlon Brando, un jeune vendeur implorait en vain depuis des semaines l'acteur de lui accorder



Marlon Brando

son autographe. Jusqu'au jour où Brando, qui venait de commander pour près de 50 dollars de crème glacée, constata qu'il avait oublié son portefeuille. Saisissant sa chance, le

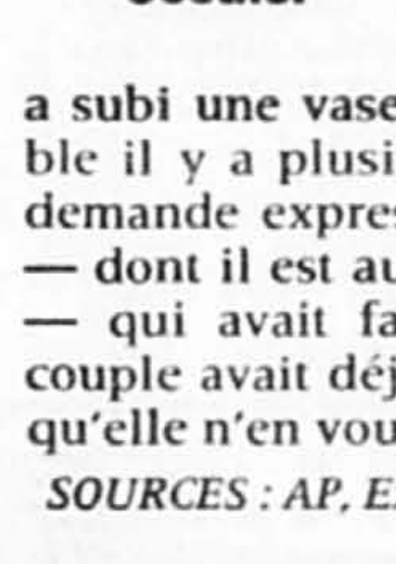
vendeur lui proposa de lui remettre le tout en échange de son autographe. Incapable de résister à sa convoitise, Brando accepta.

Fils de Pam

■ Le fils de Pamela Anderson, Brandon, touchera 50 000 dollars pour faire ses débuts dans *Baywatch*. Il incarnera un bébé abandonné sur la plage, et Pamela agira comme sa mère jusqu'à ce que les parents de l'enfant puissent être localisés. Les producteurs de la série télévisée sont convaincus que cette dépense fera beaucoup pour rehausser la cote du show, en perte de vitesse depuis quelque temps.

Les calories de Shelley

■ Shelley Winters s'est conduite en goinfre lors de la réception donnée par ses amis pour son 79^e anniversaire, dévorant hamburgers et gâteaux comme si elle n'avait pas mangé depuis huit jours. À Connie Stevens qui lui



PARTEZ À LA CONQUÊTE DU MONDE

AUJOURD'HUI 17 H

ILLUSTRATION: FRANÇOIS PREVOST

LE PRIX DU PUBLIC-LA PRESSE

Le concurrent de la Course qui en fin de saison aura reçu le plus grand nombre de votes du public remportera une bourse de 3 000 \$ offerte par le journal La Presse.

Suivez tous les dimanches à 17 h les aventures des huit concurrents de la Course destination monde, série présentée avec la collaboration de l'Agence canadienne de développement international (ACDI).

Participez aux concours en complétant le coupon et en répondant correctement à la question posée durant l'émission, et postez à l'adresse indiquée ci-dessous. (un seul coupon par enveloppe).

Chaque semaine, un participant au concours gagnera un bon d'achat de 100 \$ valable à l'achat de vêtements de marque Chlorophylle h.t. dans une des boutiques l'Aventurier.

En fin de saison, vous pourrez aussi gagner un voyage pour deux personnes à Delhi (Inde) sur les ailes d'Air Canada incluant sept nuits dans un hôtel de catégorie supérieure, gracieuseté de Club Voyages.

J'AI VU L'ÉMISSION DU _____ (DATE)

J'AI PRÉFÉRÉ LE REPORTAGE DE _____ (CONCURRENT)

RÉPONSE À LA QUESTION DE LA SEMAINE : _____

NOM _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____

TÉLÉPHONE _____

Retourner à: SOCIÉTÉ RADIO-CANADA
 La Course destination monde • C.P. 9080 Succursale Centre-ville • Montréal QC H3C 3P3

Radio-Canada
Télévision

AIR CANADA

La Presse

l'AVENTURIER

chlorophylle

CLUB VOYAGES

ACDI

Têtes d'affiche

Adressez vos communiqués à:
Têtes d'affiche
La Presse
7, rue St-Jacques
Montréal H2Y 1K9



Une course et une marche pour combattre le cancer du sein

La dixième marche et course « Classique Mont-Royal AAAM », de l'Association des athlètes amateurs de Montréal, a permis de recueillir 132 764 \$ pour le Centre du diagnostic du sein de l'Hôpital général de Montréal. En plus des

1000 participants, les élèves des écoles ECS, The Study, Trafalgar et Villa Maria ont remis 50 128 \$ au docteur David Fleischer (directeur du centre) recueillis lors d'une marche faite la semaine précédente.

Concert-bénéfice de l'Orchestre symphonique de Montréal, avec la participation du baryton Thomas Hampson et du ténor Jerry Hadley, sous la direction de Charles Dutoit, suivi d'une présentation toute spéciale. En effet, les donateurs pourront, après le concert, assister à des séances de photos de mode dans quatre studios recréés au Piano noble de la Place des Arts, dont un muni d'une caméra numérique. On présentera pour l'occasion des créations de l'industrie de la fourrure, le tout parrainé par le Conseil canadien de la fourrure. C'est pour le jeudi 3 octobre, à la Place des Arts. Coût: 150 \$. Renseignements: 842-3402. On peut aussi se procurer des billets aux prix courants, pour le concert seulement.

du Collectif action alternative obésité, l'organisme que nous mentionnions mercredi, mais de plusieurs autres organismes, dont « la majorité oeuvrent auprès des jeunes, des itinérants, des pauvres et des toxicomanes », précise un communiqué du producteur. L'artiste n'a pour seule motivation de ce spectacle que de venir en aide à plusieurs causes et organismes. Parmi les organismes se partageant les profits du spectacle de Richard Desjardins, on retrouve: L'Hôte-maison, du quartier Petite-Patrie (tél. 273-0805); la Maison des jeunes de Repentigny (tél. 581-8159), Mercier-Est quartier en santé (tél. 356-1917), et le Regroupement des anciens de la Maison du Père (525-8287).

est de sélectionner 462 photographies qui constitueront un document d'archives témoignant de la diversité de la population québécoise comme de son cadre physique. Renseignements: 985-6133.

■ L'Institut maritime du Québec (à Rimouski) est particulièrement fier de voir l'un de ses instructeurs, le capitaine au long cours Alain Victor, être appelé à Nantes en France, pour former trois instructeurs en navigation de l'École nationale de marine marchande, à l'utilisation technique et pédagogique du nouveau simulateur de navigation au radar de la firme norvégienne Norcontrol. L'implantation par Norcontrol d'un simulateur de navigation au radar ultramoderne à l'Institut maritime du Québec, en 1994, favorise les échanges, et la reconnaissance de la compétence des instructeurs québécois.

vard, muséologue émérite ayant consacré 25 ans de sa vie au développement et au rayonnement de la muséologie québécoise. Instigateur de la formule de « centre d'interprétation » alors qu'il était directeur du service d'interprétation, muséologie et animation à Parcs Canada, région de Québec, il fut par la suite expert-conseil pour l'Unesco. Il a contribué à la naissance de musées, expositions et centres d'interprétation de par le monde et... ça continue.

■ Bal monstre de l'Halloween, organisé pour la deuxième année par les Amis du Musée d'art contemporain de Montréal, le vendredi 1er novembre, à 21 h à la salle Beverly Webster du musée. Pareille soirée mystérieuse a séduit les participants de l'an dernier, riches d'originalité et de distinction dans leurs costumes. Coût: 40 \$, incluant buffet et consommations. Renseignements: 840-9046 ou 847-6270



Simonne L'Heureux-Blouin

■ Jeudi, La Presse vous présentait la bachelière la plus âgée de l'UQAM. Aujourd'hui, nous vous présentons Simonne L'Heureux-Blouin qui, à 77 ans, vient d'obtenir son certificat de maîtrise en littérature française, ce qui en fait la doyenne des étudiants de l'université Laval ayant accédé à ce diplôme. Par ailleurs, la réalisation devrait faire rougir les « décrocheurs scolaires » qui abandonnent leurs études avant même d'avoir terminé leurs études secondaires. D'autant plus que Mme L'Heureux-Blouin a fini sa maîtrise tout en étant affectée par la perte de deux de ses filles, mortes du cancer, et d'une troisième décédée tragiquement. Il n'y a donc pas d'âge pour manifester courage et détermination pour atteindre les objectifs les plus élevés.

■ Richard Desjardins et le groupe Abbittibi se produiront sur la scène du Spectrum le vendredi 25 octobre, au profit non seulement

■ Bien qu'il ait changé de bannière et de nom, l'hôtel Westin Mont-Royal continue de récolter les honneurs, dont le prix Distinction de l'année de haute cuisine (pour la qualité d'un banquet) décerné récemment par l'International Wine and Food Society. « Ce prix reconnaît le dévouement et les efforts de notre personnel de banquet et de la brigade de cuisine », affirme Kuno Fasel, directeur général de l'hôtel.

■ Le SUCO (Service universitaire canadien outre-mer) célébrera ses 35 ans le 7 novembre, lors de retrouvailles devant se dérouler à la salle Marie-Gérin-Lajoie de l'Université du Québec à Montréal. Pour bien faire, on souhaite ardemment entrer en communication avec les anciens coopérants. Cette rencontre de plusieurs générations de coopérants est sous la présidence d'honneur de l'animateur Pierre Therrien. Vous êtes ou connaissez un ancien coopérant, faites-le savoir au: 982-6622 ou, pour l'extérieur de Montréal, 1-800-471-7826.

■ Photographes professionnels ou amateurs, québécois ou étrangers disposent encore d'un mois pour s'inscrire et faire parvenir leurs photos au concours « Regards du Québec: un album de famille ». Le but poursuivi



Serge Ménard

■ L'Orchestre symphonique de Laval nous revient pour la troisième année avec son Bal viennois, activité-bénéfice qui aura lieu le samedi 19 octobre, à 20 h, au Château royal, à Laval. Placé sous la coprésidence d'honneur du député de Laval-des-Rapides et ministre à la Métropole, Serge Ménard; et du maire de Laval Gilles Vaillancourt, le Bal viennois accueillera comme invité d'honneur la consule générale d'Autriche à Montréal, Mme Ulrike Billard. Outre la musique viennoise interprétée par l'orchestre, on pourra entendre des mélodies du répertoire viennois chantées par la soprano Sherry Karam. Il y aura également de la musique de style « ballroom » et un trio de jazz en fin de soirée. Coût: 340 \$ par couple. Renseignements: 662-7222.

■ La Société des musées québécois vient de décerner son Prix Kodak Carrière à René Ri-



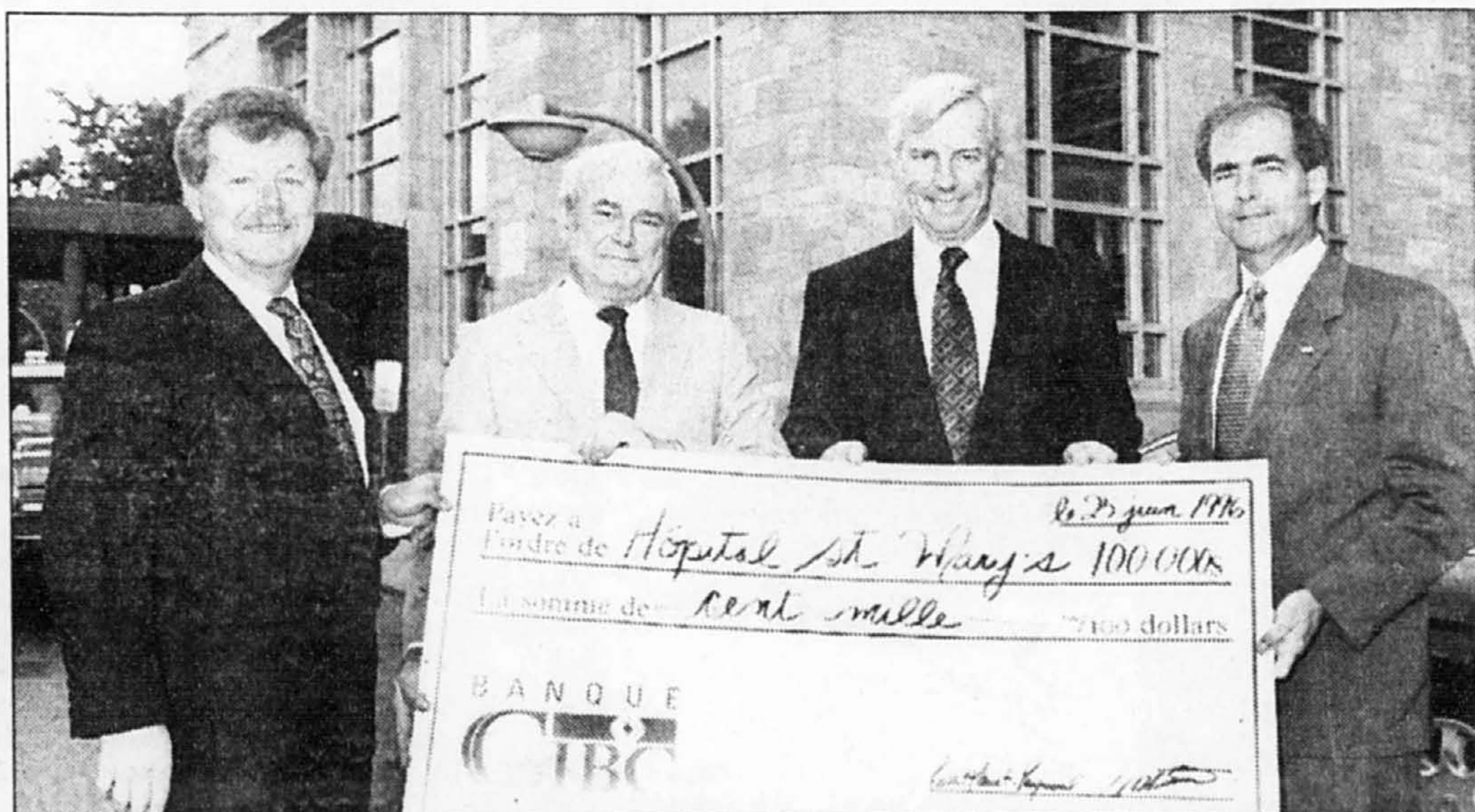
Richard McConomy

■ Soirée-bénéfice d'Épilepsie Canada (pour alimenter son fonds de recherche) devant avoir lieu le samedi 19 octobre, sous la présidence d'honneur du bâtonnier du barreau de Montréal, Richard McConomy, à l'hôtel Westin Mont-Royal (1050, rue Sherbrooke Ouest). Avec les profits de cette soirée, on espère constituer une bourse de recherche en épilepsie de 350 000 \$. Rappelons que 300 000 Canadiens (14 000 de plus chaque année) sont affectés par l'épilepsie. Épilepsie Canada a pour mission la recherche sur l'épilepsie, la mobilisation de la population sur les problèmes que vivent les épileptiques, et l'appui aux personnes atteintes pour le respect de leurs droits humains. Coût: 165 \$. Renseignements: Épilepsie Canada, 1470, rue Peel, Montréal (Québec), bureau 745, H3A 1T1. Tél. 845-7855.



Un duo qui tient

Les couples d'amoureux n'ont plus d'âge, quand l'idylle se poursuit depuis 60 ans, comme ce sera le cas samedi prochain pour Charles Émile et Germaine Rousseau. Fait à noter, l'un de leurs quatre fils, Jacques Rousseau, a figuré parmi les personnalités de la semaine de La Presse en 1994.



Don de la CIBC à St. Mary's

La banque CIBC vient d'investir 100 000 \$ en dons à l'hôpital St. Mary's pour financer son programme de rénovations, d'expansion et de modernisation. Dans l'ordre habituel: André Pétit, vice-président (services personnels et PME) à la CIBC; le docteur Constant Nucci, directeur général de St. Mary's; John Thompson, président de la campagne de la fondation hospitalière; et Robert Panet-Raymond, vice-président (entreprises) à la CIBC.

SOLUTION DANS LE CAHIER DES ANNONCES CLASSÉES

Sciences

ASTRONOMIE

Le ciel d'octobre

Page B 11

Botanique

Des cellules végétales, vieilles de 125 millions d'années, ont été découvertes dans l'ambre le plus ancien du monde, trouvé près de Beyrouth, a annoncé le président du CNRS Georges Tohmé. Le professeur Tohmé a fait cette annonce lors de la séance inaugurale d'un congrès international de biologie sur la différenciation cellulaire, organisé à Beyrouth par l'Association libanaise pour le progrès des sciences. « Il s'agit d'ambre datant du crétacé ancien, soit au tout début de l'apparition des plantes à fleurs (phanérogames), contrairement à l'ambre du baltique qui remonte à l'ère jurassique, soit 30 à 40 millions d'années », a expliqué à l'AFP le président du Conseil national de recherches scientifiques.

Agence France-Presse

Zoologie

Les animaux domestiques ont un cerveau nettement plus réduit que leurs homologues à l'état sauvage, selon une étude de l'Institut pour les animaux domestiques à Kiel (nord de l'Allemagne). « Cela ne veut pas dire qu'ils sont idiots, ils se sont adaptés à une situation qui a changé », a souligné le professeur Dieter Kurska en présentant lundi ces résultats, lors d'un colloque organisé par la Société allemande des mammifères de l'université Humboldt à Berlin. La perte de cerveau varie selon les espèces : chez les animaux moins évolués, comme les souris de laboratoire ou les lapins, elle diminue de 14 % maximum. Mais chez d'autres espèces comme le cochon, le mouton, le chat ou le chien, la diminution va de 18 à 34 %.

Agence France-Presse

Archéologie

Des ossements de gladiateurs ont été découverts sur le terrain de la célèbre brasserie Loewbrau de Trêves (ouest de l'Allemagne). La fosse commune mise au jour par une équipe d'archéologues de la région est située à proximité du site de l'amphithéâtre romain de la ville qui comptait 20 000 places. Le directeur du musée rhénan Hans-Peter Kuhnen s'est déclaré « pratiquement certain » que les ossements découverts étaient ceux de gladiateurs. « Ils ne sont pas décédés de mort naturelle et n'ont pas été enterrés selon les coutumes habituelles », a-t-il indiqué. Les citoyens de la Trêves romaine tenaient à être inhumés le long de la rue principale tandis que les gladiateurs, considérés comme des esclaves, étaient enterrés à la hâte dans des tombes anonymes, a expliqué M. Kuhnen.

Agence France-Presse

Astronomie

Les images obtenues des galaxies situées loin de la Terre montrent que ces dernières sont beaucoup plus anciennes qu'on ne le pensait jusqu'à présent, ont révélé des scientifiques britanniques. Grâce au télescope Hubble, actuellement en orbite terrestre, les chercheurs ont pu calculer approximativement la « date de naissance » de ces galaxies sur la base de la durée de transmission de la lumière ainsi que sur le type de lumière qu'elles émettent. « Ces galaxies lointaines sont très bleues », note à Londres Tom Shanks, le responsable des travaux. Une lumière légèrement bleutée signifie que la galaxie est jeune et toujours en cours de formation. « La lumière a mis dix milliards d'années à nous parvenir. »

Associated Press


PIERRE SAINT-YVES

Agence Science-Presse

La pollution radioactive dans le Saint-Laurent est négligeable, et celui-ci parvient sans peine à l'absorber. Mais la surprise vient du fait qu'une partie importante de cette pollution provient... des essais nucléaires américains.

C'est ce qui se dégage d'une étude réalisée par une équipe de chimistes de l'université Laval, travaillant pour le compte d'Énergie atomique du Canada, Hydro-Québec. Pendant trois ans, de 1992 à 1995, les experts ont analysé des échantillons de sédiments, au milieu desquels leurs instruments de détection ultrasensibles n'ont pas permis de déceler d'accumulations significatives d'éléments radioactifs rejetés traditionnellement par une centrale nucléaire, comme le cérium 141 et 114.

Les contaminants détectés étaient plutôt des radio-isotopes utilisés en médecine ou, en nombre plus important encore, provenant des retombées des essais nucléaires américains des années 60 et 70.

Il y a pourtant trois centrales nucléaires sur les rives canadiennes des Grands Lacs, abritant 20 réacteurs dont 19 sont en activité. Une quatrième centrale se trouve en bordure du fleuve, à Bécancour. Ce à quoi il faut ajouter les 23 réacteurs, dont 16 en activité, sur les rives américaines des Grands Lacs ou de leurs affluents.

« Ces résultats démontrent que le fleuve, grâce à son débit, par-

vient à absorber les polluants radioactifs rejetés par les centrales nucléaires », explique le chimiste Stéphane Paré, responsable de la recherche réalisée sous la supervision du Dr Claude Barbeau.

« Nous voulions savoir comment les éléments radioactifs s'accumulent dans le fleuve, et recueillir suffisamment d'information » pour établir des modèles et effectuer des prévisions. La seconde partie du mandat a été plus difficile à réaliser que la première, en raison de la faible quantité de contaminants détectée.

L'équipe de chimistes a analysé près de 500 échantillons de sédiments prélevés chaque semaine dans les bassins de quatre usines municipales de filtration qui puisent leur eau dans le Saint-Laurent et l'un de ses affluents, espérant ainsi déterminer la façon dont les contaminants progressent dans le fleuve. « Nous avons utilisé des échantillons de sédiments d'usine de filtration parce que la majorité des éléments radioactifs se fixent sur les solides. »

Les usines de filtration où ont été récoltés les échantillons sont celles de Varennes, Lachenaie, Sorel et Lévis, c'est-à-dire de l'embouchure des Grands Lacs jusqu'aux portes de l'estuaire.

Les analyses ont tout d'abord démontré que 97 % des éléments radioactifs contenus dans les échantillons étaient d'origine naturelle.

Environ 3 % proviennent donc d'activités humaines, dont 2,7 % ont été identifiés comme étant du césium 137, un radio-isotope associé aux essais nucléaires américains. On trouve ce dernier dans des proportions d'environ 20 becquerels par kilo (le becquerel est l'unité de mesure d'activité nucléaire). Les normes internationales fixent à 40 000 becquerels le seuil dangereux pour un être humain — quoiqu'on parle d'abaisser ce chiffre à 20 000 becquerels.

« Le césium 137 était présent dans tous les échantillons », explique M. Paré. « Même à Sorel, qui puise son eau dans la rivière Richelieu. Il n'y a pourtant pas d'installations nucléaires dans le bassin de ce cours d'eau. C'est donc que cet élément provient de l'amont du lac Champlain, qui a reçu les retombées des essais nucléaires des années 60 et 70. S'il est encore présent dans l'environnement, c'est parce que son temps de demi-vie (temps nécessaire à la désintégration de la moitié des atomes d'une certaine quantité d'élément radioactif) est très long. »

Quant au 0,3 % restant, provenant lui aussi d'activités humaines, il s'agit d'éléments associés aux traitements médicaux, comme le cobalt 60, utilisé en radiothérapie contre le cancer, et l'iode 131, utilisé pour le traitement de la glande thyroïde.

Comment des éléments utilisés pour des traitements médicaux se retrouvent-ils dans le fleuve ? De la façon la plus simple qui soit — du moins, du point de vue d'un atome : « Un nombre croissant de personnes sont traitées avec des éléments radioactifs, explique M. Paré. Elles quittent l'hôpital et en urinant, rejettent dans l'environnement d'infimes quantités de contaminants radioactifs. » Les instruments des scientifiques n'ont plus qu'à les détecter.

Cela dit, l'absence d'éléments radioactifs reliés à l'exploitation des réacteurs nucléaires ne signifie pas que les centrales n'émettent aucun contaminant.

Une autre équipe de l'université Laval a réussi à « voir », aux limites de la capacité de détection des instruments, des traces de radio-isotopes dans des échantillons d'eau et de sédiments prélevés directement dans le fleuve, à la hauteur de Lévis.

Il y avait par exemple d'infimes quantités de tritium (17 becquerels par litre), un radionucléide associé à l'exploitation des réacteurs CANDU, comme celui de la centrale Gentilly 2 de Bécancour. Le tritium est un élément qui reste en suspension dans l'eau, et ne se fixe pas aux solides. Le niveau le plus élevé de tritium (80 becquerels par litre) a été décelé dans le canal de rejet de la centrale de Bécancour — un niveau qui demeurerait toutefois loin en-deçà de la norme internationale.

Le Saint-Laurent supporte plutôt bien la contamination due à la radioactivité

Un trou de 3400 mètres... dans le passé

 Agence France-Presse
BREST, France

Un forage dans la glace de l'Antarctique, jusqu'à 3400 mètres de profondeur, doit débuter en novembre, dans le cadre d'un projet européen destiné à mieux connaître les modifications passées du climat et la composition de l'atmosphère.

Présenté la semaine dernière à Brest par son coordinateur, Jean Jouzel, ce projet EPICA (European Project for Ice-Coring in Antarctica) a été mis sur pied par la Fondation européenne de la science et rassemble dix pays européens.

Le projet global prévoit deux forages profonds d'ici 2003 dans l'est de l'Antarctique et il s'agit dans un

premier temps d'extraire avant l'an 2000, en trois saisons, une carotte de glace de quelque 3400 mètres, permettant ainsi d'avoir accès à 500 000 ans d'histoire de la Terre.

Le forage aura lieu à Dôme Concordia, à 3200 mètres d'altitude et 1000 km à l'intérieur du continent, site où est actuellement en construction une station franco-italienne. « Les premiers membres de l'expédition devraient quitter le 20 octobre la Tasmanie (Australie) pour se rendre à Dôme Concordia », a précisé M. Jouzel.

EPICA devrait ainsi venir compléter les données fournies par de précédents forages profonds au Groenland et en Antarctique, à la station de Vostok où les Russes ont

atteint une profondeur de 3050 mètres en janvier dernier.

« La connaissance des climats du passé est nécessaire pour appréhender l'évolution du climat de la planète au cours des cent prochaines années. Les scientifiques, en effet, disposent déjà d'assez d'éléments pour suggérer l'existence d'un lien entre l'augmentation de la température d'un demi-degré Celsius au cours de ces cent dernières années et la concentration des gaz à effet de serre — dioxyde de carbone, méthane, dioxyde d'azote — liés aux activités de l'homme », a expliqué M. Jouzel.

Les chercheurs prévoient un réchauffement de la température de deux degrés Celsius et une élévation du niveau de la mer de 50 cm

d'ici la fin du siècle prochain, qui pourrait toucher près de 100 millions de personnes au Bangladesh et dans les îles du Pacifique notamment.

Pour sa première phase, EPICA est doté d'un budget de 130 millions de francs (34,6 millions de dollars can.), couverts à 60 % par des contributions nationales et à 40 % par la Communauté Européenne. Sa logistique est assurée par l'Institut français pour la recherche et la technologie polaires (IFRTP) et l'Institut national polaire italien (ENEA).

Les pays participants sont l'Allemagne, la Belgique, le Danemark, l'Italie, la France, la Norvège, les Pays-Bas, le Royaume-Uni, la Suède et la Suisse.



THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

SAISON 1996-1997

ABONNEZ-VOUS À LA 45^e SAISON
DU TNM ET SOYEZ LES PREMIERS
À RÉSERVER VOTRE FAUTEUIL DANS
LE NOUVEAU TNM 866-8668

La Presse